VV-FENEC

THE HYENES

LA PHAZE - SILMARILS
VERTIGE - BOBBY SINGER
EVERYTHING EVERYTHING - ZOE

0920

EDITO

Régulièrement on se fait des petites séances de brainstorming pour savoir ce qu'on peut changer ou améliorer dans le mag et bien souvent, on ne fait pas grand-chose, faute de temps essentiellement mais aussi souvent parce qu'on n'est pas convaincu que ça apporte un truc «en plus». Et il arrive que des idées s'imposent d'elles-mêmes, qu'elles fassent l'unanimité. Tu vas donc découvrir en fin de mag une nouvelle rubrique.

Wouaw. Quel suspens. Et l'espace entre les deux paragraphes ne fait que renforcer cette tension que traduit ton impatience. Qu'est-ce qu'ils nous ont encore trouvé cette bande de fenecs qui s'amusent à extraire des punch lines, à compiler les news en best of, à inventer des awards à la con, à mettre en lumière des gars qu'on ne voit jamais sur scène, à limiter les choix de réponses dans les intervi-ou ? Est-ce que cette nouvelle rubrique va devenir ma préférée ? Ou alors, ce n'est qu'un petit truc sympa en plus ? Ce sera à toi de voir mais nous, on l'aime déjà bien car on se sent un peu concerné étant donné qu'on est fan de musique au point d'y consacrer bien plus que le simple temps d'écoute, les bornes passées dans la bagnole pour aller voir les concerts, les interminables minutes avant les concerts, oui, pour nous aussi la musique est chronophage mais quand on aime, on ne compte pas. C'est un peu le principe du «fan» et cette nouvelle rubrique qu'on a intitulé «Fan attic» (que tu peux traduire par «le ventilateur du grenier» même si on préfère l'idée de «coin de l'admirateur un peu dingue») va lui rendre hommage. Celui qui inaugure cette rubrique, c'est aussi celui qui nous a donné l'idée, alors merci Julien. Non seulement parce que tu permets d'améliorer le mag mais aussi pour le boulot de taré qu'il a fallu abattre pour traduire l'intégralité des titres de Bad Religion. Une idée intéressante mais qui semble être folle quand on voit la discographie des Ricains (17 opus, 276 chansons !), une œuvre titanesque qui mérite elle aussi davantage de lumière, parce que les textes valent le coup (les mecs sont engagés et n'écrivent pas juste pour écrire) mais aussi parce que le fan qui fait tout bénévolement n'est payé que par les félicitations des lecteurs, alors quand tu croises un de ces fans qui crée quelque chose, arrête-toi un instant pour lâcher un like, un comm' ou un petit truc parce que ça lui fera plaisir et c'est gratuit. Comme son boulot en somme.

Cette nouvelle rubrique doit revenir à chaque mag', comme d'habitude, on n'a rien de prévu pour le mag d'après donc si tu te sens visé.e, fais-nous signe, si tu connais quelque fan absolu d'un groupe qui a construit un truc de dingue, fais-nous signe.
Merci pour eux.

Oli

SOMMAIRE

06 THE HYENES

16 DATCHA MANDALA

17 LA PHAZE

22 BILL CONDOR

23 TISIPHONE

26 MAINE IN HAVANA

28 VERTIGE

35 CLAVICULE

36 BURY TOMORROW

39 L.A. SALAMI

41 EVERYTHING EVERYTHING

46 MATT COSTA

51 EMILY BARKER

53 WATERTANK

54 SLUMB

55 ZOE

60 SPOOK THE HORSES

64 INTERVI OU : BOBBY SINGER

68 DANS L'OMBRE : CARL

70 IL Y A 25 ANS : SILMARILS

76 FAN ATTIC

Ont participé à la rédaction de ce numéro : Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Mic, Guillaume Circus, Rémiii
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Pascal Laplassotte

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JUILLET

Ennio Morricone s'est éteint à l'âge de 91 ans. Il laisse derrière lui un nombre d'oeuvres musicales considérable parmi lesquelles notamment le titre «The ecstasy of gold» qui sert d'ouverture à la quasi totalité des shows de MetallicA depuis le début des années 80. RIP Maestro.

Kasabian se sépare de son frontman, Tom Meighan. En cause, des accusations d'agressions sur son ex-fiancée Vikki Ager dont il a été reconnu coupable.

Par le biais d'un communiqué, **Meshuggah** a annoncé reporter ses plans de tournée de 2021 (qui étaient déjà reportés de 2020) pour pouvoir se concentrer sur la sortie de leur prochain album.

Les conséquences négatives de la crise sanitaire liée au Coronavirus continuent de se faire sentir chez les musiciens et leurs divers entourages. Plusieurs centaines d'acteurs du monde des musiques actuelles (artistes, salles de spectacle, festivals, producteurs, tourneurs, syndicats, labels, médias, indépendants, ...), particulièrement touchés, viennent de signer une lettre ouverte Concerts debout touchés en plein coeur.

Après 4 albums studios, **Obey The Brave** a annoncé la fin de son activité.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AOUT

Le **Wacken Open Air** a innové de son côté en proposant des sets de groupes dans un environnement à base de réalité virtuelle. 3 titres du set de **Heaven Shall Burn** sont dispos sur le web avec «Endzeit», «Hunters will be hunted» et «Combat».

BIM, la nouvelle ogive de **Gojira** vient de sortir. Le nouveau titre s'appelle «Another world».

Tool n'est plus sous contrat... et pourrait sortir un EP «assez rapidement» (comptez moins de deux ans ?).

Ce n'est pas une blague, les **Five Finger Death Punch** s'attaquent au cinéma et préparent un film.

Riley Gale, frontman chez **Power Trip**, est décédé. Il n'avait que 34 ans. Les circonstances de son décès n'ont pour l'heure pas été communiquées. Condoléances à sa famille et ses proches. RIP.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN SEPTEMBRE

Le supergroupe **Killer Be Killed** ressurgit ! Le groupe vient de lâcher «Deconstructing self-destruction», annonciateur de Reluctant hero qui verra le jour le 20 novembre via Nuclear Blast.

Alors que le groupe semblait définitivement éteint pour des soucis internes entre Dino Cazares et les autres membres, **Fear Factory** a laissé entendre qu'un nouvel album sortirait l'an prochain.

On en sait plus sur le prochain effort studio de MJK (Tool, A Perfect Circle, etc.) avec son projet **Puscifer**. Existential reckoning sortira donc le 30 octobre, on a l'artwork et sa tracklist et un nouvel extrait avec «Underwhelming».

Down est monté sur scène récemment pour un livestreame de célébration des 25 ans de Nola. Le set est en ligne.

On la croyait enterrée à jamais. Mais la **Team Nowhere** (Pleymo, Enhancer, Wünjo, etc.) reprend du service autour notamment de **Smash Hit Combo** ! Le collectif est actuellement à la recherche de membres pour sa street team.

QUI A DIT ?

« J'ai l'impression d'être dans un pays en dictature quelque part. »

A. The Hyènes

B. La Phaze

C. Vertige

D. Bobby Singer

« C'est à la fois agréable et triste, un peu comme l'amour tout seul »

A. La Phaze

B. Everything Everything

C. The Hyènes

D. Vertige

« C'est assez drôle car j'ai écrit ces paroles avant tous ces événements. »

A. Vertige

B. The Hyènes

C. Zoe

D. La Phaze

THE HYENES

THE HYÈNES CONTINUENT DE RIRE JAUNE EN PLANTANT SES CROCS DANS TOUS LES SUJETS D'ACTUALITÉ, ET VINCENT BOSLER, GUITARISTE ET CHANTEUR, EN ÉVOQUE CERTAINS AVEC NOUS. MAIS L'ACTUALITÉ POUR LE GROUPE, C'EST SURTOUT LA PROCHAINE SORTIE DE LEUR DEUXIÈME ALBUM STUDIO VERDURE.

Une première question d'actualité. La situation actuelle par rapport à la pandémie, comment le vivez-vous en tant que groupe et comment tu le vis personnellement ?
Au niveau groupe on est un peu dans l'expectative comme tout le monde, c'est-à-dire qu'on a aucune visibilité à long terme, on ne sait pas comment ça va se passer, et je déteste ce mot et mes camarades aussi, mais on ne sait pas quelle stratégie adopter puisqu'on a un album qui sort le 16 octobre et on ne sait pas vraiment ce qu'il faut qu'on fasse. Mais coûte que coûte, on continue à faire notre métier : on a l'album qui sort, on fait les clips, on essaie de préparer

la tournée autant qu'on puisse le faire, même si pour l'instant tout est gelé. Donc c'est une période très compliqué, mais on n'est pas les seuls à être touchés, loin de là, donc je ne dis pas qu'on se console comme ça, mais bon, tout le monde est concerné.

Pour la promo, vous suivez donc le cheminement classique ?
Oui. On a fait un album qu'on a envie de défendre parce qu'on s'est donnés du mal, parce que ça nous a pris du temps et y'a ce truc qui nous tombe sur le coin de la figure comme pour tout le monde, à ce moment-là, donc il faut qu'on continue. Au niveau de la promo, ça ne change pas énormément, on fait quand même des interviews, des show-cases, le tournage des clips, tout ce qu'on ferait normalement. Après, le reste, on nage dans l'inconnu.

Oui, c'est plutôt pour les concerts que c'est compliqué, j'ai vu qu'ils commençaient fin septembre.
Là, on a quelques trucs mais c'est très sporadique et certains sont encore soumis à questionnement. On ne sait pas si au dernier moment ça va être annulé ou reporté, c'est toujours très compliqué. Il y a des trucs qui sont prévus depuis un moment mais on ne sait pas si, au moment où on pourra investir les

salles pour faire les concerts, s'il y aura toujours une distanciation à respecter, le port de masques, a priori ça a l'air d'aller plutôt dans le durcissement.

Personnellement, tu la vis comment cette période, cette ambiance ?
C'est une période très bizarre, j'ai l'impression qu'on n'est pas sortis du confinement, il n'y a pas de vraie liberté non plus, j'ai l'impression d'être dans un pays en dictature quelque part, parce qu'on n'a pas le droit de faire ce qu'on veut, qu'on ne vit pas naturellement. J'ai eu la chance quand même avec Very Small Orchestra de faire quelques petits concerts cet été en terrasse. Les premiers concerts, c'était la joie, une joie réciproque, de se retrouver, de jouer, les gens de nous voir, de pouvoir sortir. Même s'ils étaient assis et qu'ils devaient mettre un masque pour se lever, cette communion entre les gens, elle manque énormément. A un niveau personnel, c'est une chose qui fait énormément réfléchir par rapport à la suite, on ne sait évidemment pas si ce n'est pas que l'apéritif qu'on est en train de se prendre. Je veux pas que tes lecteurs se suicident (rires), mais bon malheureusement on n'est pas dans une période où on peut avancer en confiance. Ça a un bon côté dans le sens où il y a peut-être quelques personnes, quelques choses qui vont être remises en question, dans le bon sens j'espère. Mais c'est aussi une période où on s'aperçoit qu'il y a des attitudes, des faits qui ne changent pas du tout. C'est très inquiétant à plusieurs égards. On ne peut pour l'instant que serrer les fesses et avoir un comportement individuel pour faire que ça change, mais malheureusement on est en face de forces en présence qui sont trop importantes pour que ça change radicalement comme ça devrait changer. Ça aurait dû être une leçon pour tout le monde ce Coronavirus mais on en est loin. Quand tu vois que par exemple, un truc à la con, que les Californiens continuent à se faire mettre des chauffages pour déneiger leurs chemins en appuyant sur un bouton, tu te dis qu'on n'a pas tous la même perception des choses.

....oui, il n'était peut-être pas assez violent ce virus.
Oui, je ne sais pas, ou il y a pas eu assez de morts, ou on n'a pas été confinés assez longtemps, ça nous a pas assez mis dans la merde, il y a pas encore assez de gens qui crèvent la dalle.

On parle un peu de l'album. Souvent The Hyènes, dans le passé, c'était plutôt à l'initiative d'autres projets que vous avez fait des albums (NdlR : Bande originale d'Enfermés Dehors, BD concert avec Thierry Murat...). Cette fois, c'est quoi qui a fait que vous vous êtes retrouvés pour écrire Verdure ?
En 2013 et 2014 on était déjà sur le chantier de cet album, et puis on s'était dit qu'on allait faire le BD concert «Au vent mauvais» qui devait être une parenthèse. On devait faire 10 dates et puis on se remettait sur notre album mais au final, le BD concert a dépassé nos espérances. On a fait une centaine de dates et ça a retardé l'enregistrement de l'album. Mais ce qui nous pousse toujours à faire des albums, c'est l'envie de rejouer et présenter d'autres morceaux, parce que justement par le prisme de ce BD concert on a exploré d'autres horizons musicaux. Bon, je ne vais pas te dire que The Hyènes ça n'est plus The Hyènes. Ça reste un groupe de rock assez franc du collier, et pareil, au niveau des textes, ça reste toujours engagé même si on a abordé d'autres thèmes, mais on avait envie de montrer d'autres choses. J'allais dire un truc «ça s'arrête jamais» , c'est un peu facile, mais j'ai pas fait exprès (NdlR : c'est le dernier single sorti de l'album). On a toujours envie de proposer des choses, même si on continue et si on a joué dans d'autres trucs et qu'on a d'autres expériences, on a toujours cette envie-là qui continue à nous tarauder, de monter sur scène évidemment, d'aller présenter notre musique devant un public.

The Hyènes a donc vocation à durer...
Complètement, c'est d'abord un besoin de faire de la musique, on a jamais eu d'étude marketing en se disant «tiens il faut qu'on fasse un album», sinon, on l'aurait fait avant, effectivement, 6 ans d'attente voire même plus que ça, c'est beaucoup par rapport à ce que veut, entre guillemets, le marché du disque où c'est normalement un album tous les 3 ans pour faire que ton public soit toujours là. On a pris

notre temps et le temps nous a pris, parce qu'on est toujours bien à l'arrache et on voir pas passer le temps. C'est toujours la même envie qui nous pousse, c'est toujours la même depuis le début, depuis qu'on a 16 ans, quand on avait une guitare et qu'on se regardait devant la glace, c'est toujours la même envie de proposer notre musique et de la jouer devant des gens.

Quand j'écoute Verdure, par rapport à Peace and loud, il m'a semblé que le chant était plus mis en avant, un peu plus rock et chanson française.
Oui, ça ne résulte pas d'un calcul, c'est plus parce que la musique a évolué, et le chant a évolué aussi. Quand on a commencé The Hyènes, c'était vraiment un groupe récréatif, du rock brut de décoffrage avec les paroles qui allaient avec, même si j'ai conscience que ça reste un groupe de rock avec des thématiques plutôt engagées. On n'a pas bouleversé le truc mais il y a effectivement une évolution.

Justement, par rapport à Peace and loud, il y avait plus de chansons légères. Dans Verdure, sont abordés le changement climatique, la crise économique, le chômage, c'est plus sombre.
Oui tout à fait, c'est le contexte mondial qui

veut ça. Le coronavirus, c'est un mot qui sort de la bouche de tout le monde plus de vingt fois par jour, on est tellement dans la merde à cause de ce truc-là, qu'on a du mal à s'extraire de ce thème-là. Mais l'écriture de l'album s'est faite bien avant que le Covid arrive et déjà, on ne pouvait pas dire qu'on vivait dans un monde merveilleux. Toi qui a un enfant et moi aussi, ça fait quand même beaucoup de peine de voir dans quel monde ils sont en train de grandir. Donc effectivement les thèmes sont assez sombres, c'est un truc dont je m'aperçois rétrospectivement souvent, tu refais l'inventaire des textes, tu te dis «oh putain on va pas se marrer», mais c'est une manière inconsciente. C'est plus sombre parce que c'est comme ça qu'on ressent les choses. C'est moi qui écris les textes, mais pour mes camarades, c'est pareil, on discute ensemble, on a l'impression qu'on écrit un peu tous. C'est aussi le fruit de nos discussions.

Entre le nom de l'album et la pochette, on voit bien que le changement climatique est un thème fort pour vous. Et à l'écoute de «Verdure» qui est un titre plus posé, plus mélancolique, on a la sensation que c'est fichu ? Tu n'as plus d'espoir qu'on s'en sorte ?

C'est compliqué. Comme tout un chacun, j'ai mes phases d'espoir et de désarroi. Quelque part, c'est pour faire un électrochoc, chanter que c'est foutu, c'est une manière de réveiller les consciences. Mais, on est des êtres humains, on a un instinct de survie énorme, donc on ne peut pas se résigner à se dire c'est foutu, sinon on se met tous une balle dans la tête et puis c'est terminé. Mais ce qui est curieux, c'est de voir que c'est notre instinct de survie individuel qui conduit à la perte collective. Chacun met de l'argent dans son bas de laine et c'est l'égoïsme de chacun qui fait que collectivement on va droit dans le mur. Je m'égare peut-être mais pour en revenir au titre de l'album, c'est pareil, moi j'évite de le faire parce que ça me déprime, mais quand tu regardes les infos et qu'on est en train de parler du foot dans les premiers titres alors que la planète est dans un état déplorable, tu te dis qu'on

devrait parler de ça en premier voire ne parler que de ça. Et puis quand tu vois que lorsque la reine d'Angleterre a changé de chapeau, ça fait les gros titres, on est quand même dans un monde de fou.

Il y a des titres moins sombres, comme «Ça s'arrête jamais» avec un clip très sympathique en style jeu vidéo des années 80, vous êtes des gamers ?

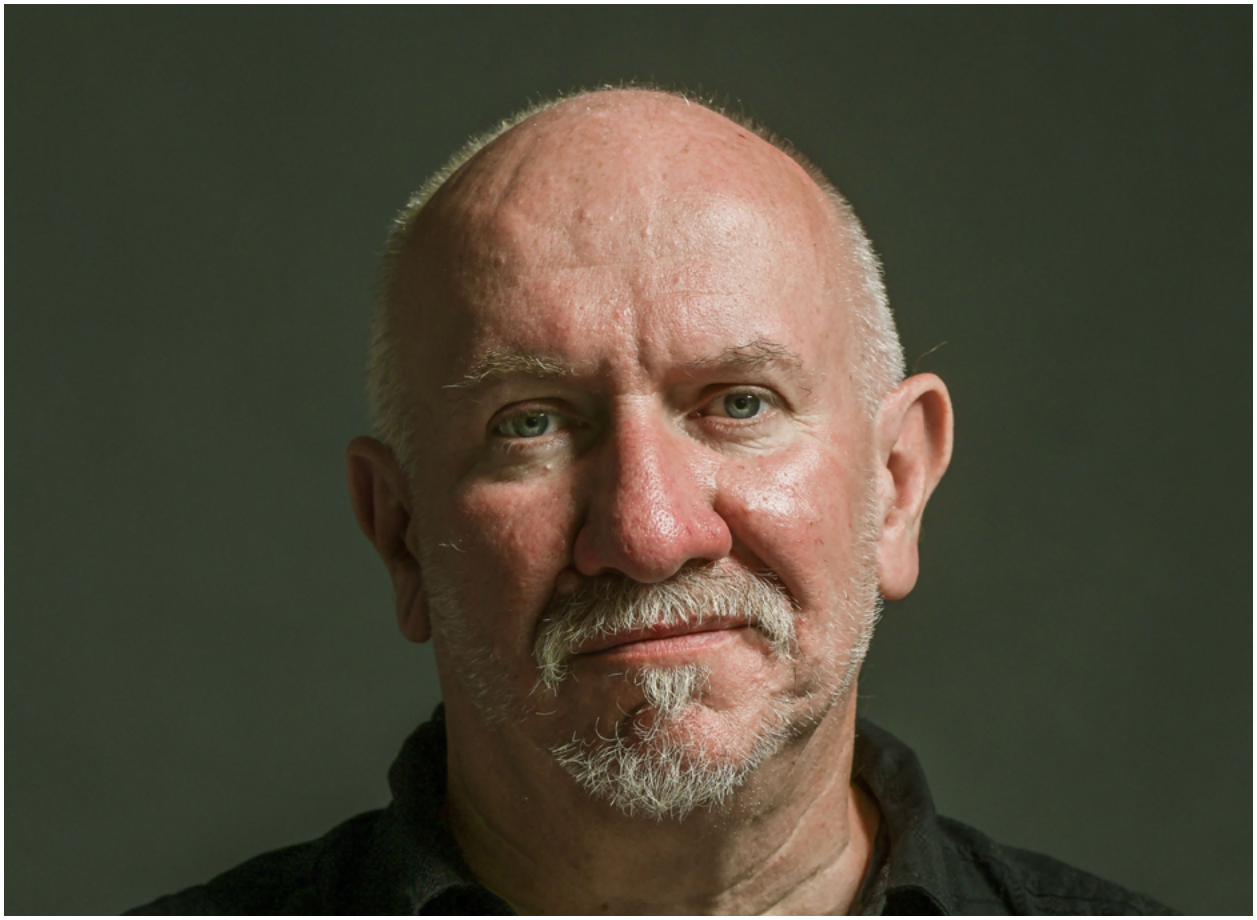
On ne savait pas trop comment aborder la thématique du clip et puis on a eu cette proposition. Ça nous a tous parlé parce qu'effectivement les jeux d'arcades, c'est un truc qu'on a connu en étant gamin. C'est en rapport avec le titre aussi, parce quand tu finis le jeu vidéo il y a marqué «game over» mais tu recommences, c'est tellement bon que tu recommences. C'est le thème de la chanson, on se fait du mal mais on ne peut pas s'empêcher de recommencer.

...tous les samedis soir.

Oui voilà, tous les samedis soir, à la recherche de l'âme sœur, de compagnie, de défonce.

Un autre titre qui est sympa, c'est «Bègles», avec un refrain très entraînant. C'est vrai que vous êtes tous du Sud-Ouest mais pourquoi «Bègles» ?

Le truc de «Bègles» ça part d'une expression locale de chez nous qui est «va mourir à Bègles». Partant de ça, c'est l'histoire d'un ouvrier et de la dépréciation du monde du travail par les élites. Ça fait un peu militant poing levé, mais c'est un peu ça. C'est un peu le regard inverse que peut avoir le monde du travail sur les hauts dirigeants. C'est-à-dire que tu as des gens qui bossent toute la journée, ils rentrent chez eux, ils sont complètement crevés. Ils sont conscients de ce qu'il se passe dans le monde mais la première chose que tu as envie de faire quand tu rentres chez toi après une journée de chantier, c'est poser ton cul et te reposer. Tu n'as pas forcément envie de remuer ciel et terre pour que les gens se bougent le cul. Il y a plusieurs thématiques qui sont abordées dans ce morceau. C'est une histoire, comme toutes les chansons que l'on peut écrire, nous on a une interprétation, mais



une fois que c'est balancé dans la nature, chacun peut, ou pas, y trouver son compte. On va passer pour des sinistres, car il y a toujours de l'humour et du second degré, et c'est une manière de faire en sorte que le texte t'amène à te poser des questions. C'est plus d'ailleurs l'idée de se poser des questions que d'apporter des réponses parce que nous on n'est pas là pour ça.

Luc Roben a remplacé Jean Paul, ça s'est fait comment ?
Ça s'est fait naturellement. Concernant Jean Paul, il ne se voyait pas reprendre la route, le camion. Donc il nous a dit qu'il lâchait l'affaire. Il avait participé à la création des morceaux, donc on s'était dit qu'il nous fallait un quatrième. On a pensé faire à trois au début, on a fait quelques répètes à trois, mais Denis et Vivi (NdlR : Denis Barthe et Olivier Mathios) avaient déjà travaillé avec Luc sur d'autres projets récemment parce que Luc, entre autres, travaille sur un projet qui s'appelle «Punk is not dead» où il recense tous les groupes de punk de la préhistoire à nos jours.

Il fait un dictionnaire du punk, une anthologie du punk ?
Oui voilà, ils ont déjà bossé sur des soirées, des colloques, et ils ont joué ensemble. Et puis Luc, faut le rappeler, c'était un des premiers guitaristes de Noir Désir, donc avec Denis ils se connaissent depuis belle lurette. On a donc fait une première répète, qui n'était pas une audition, mais plutôt pour voir ce que ça donnait à quatre, et on n'est plus jamais revenus sur l'idée de jouer à trois. Ça a matché direct. Puis c'est un super musicien très polyvalent, et malgré ce que je viens de te dire par rapport au punk, ce n'est pas du tout une «brute épaisse», il connait beaucoup de choses en musique donc c'est un vrai plus de l'avoir à nos côtés. Donc on est très contents.

Il y a un EP qui est sorti avant Verdure, c'était une espèce de teaser pour faire patienter ?
Oui, c'est complètement ça. Et puis c'est un peu égoïste parce qu'on avait envie de remonter sur scène assez vite. Et on s'est dit qu'on allait sortir un EP et faire quelques dates. On a fait dix ou quinze dates, en octobre 2019, on a appelé ça le tour de chauffe. C'était une manière pour nous de remonter sur scène, de se faire plaisir, de voir si l'accueil était toujours là où s'il fallait qu'on rentre chez nous, et ça s'est plutôt bien passé et on s'est dit effectivement que c'était une bonne amorce. Bon malheureusement avec toutes ces conneries de virus, on ne pensait pas que le temps entre l'amorce et la vraie explosion serait aussi long.

Une dernière question pour essayer de voir le monde d'après en positif : 16 octobre, c'est sortie de l'album, et le prochain concert où on pourrait vous voir c'est où et quand ?
Si tout va bien, on sera le 26 septembre à Bassens, le 27 dans un petit festival à Lue, le festival Stocks Wood, dans les Landes. Pour la suite, ça ne reste que des options. Il y a des trucs qui sont dans les tuyaux, mais pour l'heure, on est encore dans l'expectative de savoir si les salles pourront fonctionner normalement. Parce que si elles ne peuvent mettre qu'un quart de la jauge, on ne pas demander aux gens de payer quatre fois plus cher. Si c'est ça, on patientera encore. En espérant que ça marchera un jour, sinon, on ira faire des concerts dans les salons de gens (rires). Puis on va être en promo, on va faire quelques show cases, on va en faire un à Bordeaux puis à Paris. Pour remercier nos souscripteurs, on a financé une grande partie de l'album grâce à eux. Tout ça, ça sera en septembre.

Merci à The Hyènes, à la disponibilité de Vincent et à Yann Landry (La Tête de l'Artiste).

■ Eric
Photo groupe : Pascal Laplassotte
Photos portraits : Alban Gibert

gatillazo

THE HYENES

VERDURE

(Upton Park)

Avec l'EP Ça s'arrête jamais, The Hyènes s'est lancée dans une première tournée de dates annonciatrices d'un nouvel album. A peine chauds, le contexte sanitaire a coupé l'herbe sous le pied des musiciens. Même pas mal, la formation bordelaise ricane (comme une hyène) et enregistre Verdure. La sortie de l'opus est prévue pour le mois d'octobre.

Douze titres bien rock pour faire trembler les murs du salon à défaut d'une salle de concert (covid oblige). Ce qui marque cet album, c'est d'abord l'engagement des textes. The Hyènes semble toujours prêt à déconner avec du farfelue mais pas que. Alors cet opus vient illustrer les classes sociales, le fascisme, les problématiques environnementales, l'absurdité de la vie et j'en passe. Des paroles particulièrement pertinentes. Ce n'est que justice si la voix de Vincent est mise plus en avant. Les passages chantées en chœurs renforcent l'intention. Très franchement, on se prend vite au jeu sur des titres comme «Bègles», «Johnny vs Johnny», «Ça s'arrête jamais» ou encore «Ici-bas». En fait, on va dire sur une bonne moitié de l'album pour faire simple.

Si quelques morceaux offrent des accalmies, l'ensemble est plutôt sombre et rageur. La musique forme un ensemble rock dense mais bien ajusté. En effet, les parties de chaque instrument sont bien lisibles. Une qualité qui permet de prendre en compte les talents individuels dans le groupe. Tout est mis plus en relief et c'est pour le mieux. Les parties de basse et de guitares font tour à tour des sorties explosives. La batterie de Denis s'affirme toujours avec la même rigueur.

Huit ans se sont écoulés depuis le dernier album de The Hyènes. Il y a eu d'autres projets en groupe ou en solo pour les musiciens. Sans doute, ces expériences ont porté leurs fruits dans le résultat que la formation obtient aujourd'hui dans sa musique. Quand on déconne à moitié, on sait jamais vraiment quand vient l'album de la maturité. En tout les cas, Verdure est l'album studio le plus abouti de la formation sur bien des plans. Si l'horizon se dessine sous ses allures, c'est encore plus facile d'aimer les hyènes.

■ Julien

NOISS

DEAFENING EP

(Minimal Chords)

Nirvana, ça te dit quelque chose ? Si tu vénères le trio iconique du grunge, tu risques de tiquer à l'écoute de Noiss tant les Savoyards ressemblent à leurs illustres aînés. Si tu détestes, idem, le deuxième EP des gars de Chambéry ne va pas te bouleverser. Si tu te situes entre les deux, tu risques par contre d'user ce Deafening EP sur ta platine tant les 5 titres passent trop vite et rappellent «le bon vieux temps» où on pouvait profiter de découvrir de nouveaux hits «grungy».

Parce qu'on peut dire ce qu'on veut sur l'identité de Noiss, ils ne cachent pas leur amour pour Nirvana et s'ils jouent avec les mêmes ingrédients (des disto qui tâchent, du groove, un chanteur qui attaque), il n'est pas donné à tout le monde de composer des titres originaux qui percutent et plaisent en quelques secondes. Alors, oui, parfois, on se demande si on ne nous a pas ressorti un énième morceau caché de Kurt (ce «Stacy lose-my-eye» trouverait facilement sa place sur Bleach entre «Swap meet» et «Mr. Moustache») mais quel kif que de prendre ce «Punch in my face» (et la prod' est bien meilleure que celle du Reciprocal Recording) avec son break basse/voix du plus bel effet, de goûter à la rage ambiante («Iteration 7») ou de vivre un état de spleen lancinant instrumental plus clair («Enjoy this day»). Un peu répétitif et plus convenu, «Stoner 034» sonne un peu moins bien que les autres mais gagne certainement sa place dans la setlist avec son poids.

Noiss n'existe que depuis 2017 mais continue de s'affirmer et de balancer du son sans craindre les comparaisons réductrices. D'ailleurs, a-t-on critiqué Nirvana pour ses ressemblances avec The Melvins, Mudhoney ou Tad ? Les Foo Fighters, Hole et autres Silverchair n'ont-ils pas réussi à sortir de l'ombre de la bande de Cobain ? Quand on forme un groupe 23 ans après la mort d'un autre, c'est un peu tard pour être taxé d'opportuniste alors félicitons les Noiss pour faire le rock qu'ils aiment car j'aime ce qu'ils font.

■ Oli

DATCHA MANDALA

HARA

(MRS Red Sound)

Si je joue au petit jeu des allitérations en «a», dans le monde de la musique, moi je trouve «Hakuna Matata», «Aya Nakamura» et Dätcha Mandala. Pour le premier exemple, on trouve donc une comptine positive Disney Prod ; pour le deuxième exemple, voilà donc cette étonnante chanteuse qui au regard de ses textes, doit penser que le Bescherelle c'est la sauce qu'on met dans les lasagnes ; pour les derniers cités, Dätcha Mandala, c'est un peu plus complexe. Avec leur deuxième album, Hara, le trio formé par Nicolas, JB et Jérémy, t'emmène faire un tour dans les méandres du rock'n'roll, de ses origines à ses dernières oscillations, loin, très loin des autres univers précités.

Si les morceaux d'ouverture «Stick it out» et de fermeture «Pavot», sauront te donner ta dose de guitare heavy limite stoner, d'une mélodie entraînante (surtout en introduction) et d'une batterie délurée (surtout sur le finish), au sein de cette parenthèse électrique, Dätcha Mandala va se promener vers du blues, du folk, du rock 60's, du 70's, de la country, voire même un peu de sonorités orientales. On pourrait citer comme inspiration Led Zeppellin surtout pour le timbre vocal de Nicolas, [ffLynyrd Skynyrd, The Beatles, The Doors, etc. Comme une compilation qui pourrait s'intituler «Autour du Rock'n'roll», Dätcha Mandala alterne les rythmes, les styles, les effets pour que tu passes 45 minutes distrayantes. Quand on a la maîtrise technique et artistique pour manger dans tous les râteliers tout en livrant un galette homogène, autant ne pas s'en priver.

■ Eric

LA PHAZE

VISIBLE(S)

(At(h)ome)

Si à la fin de l'année 2012 La Phaze se sépare, c'est parce qu'ils n'avaient plus grand-chose à dire, ils ont travaillé sur d'autres projets (Undergang, Pungle Lions...), laissé passé cinq années et décidé que le monde devait encore se faire remuer. Quelques titres (en clips), quelques dates, un EP numérique et après une attente qui joue les prolongations, un nouvel album intitulé Visible(s) remet sur le devant de la scène Damny et Arnaud désormais accompagnés de Louis. Ok, pour la scène, on va devoir patienter encore un peu mais rien ne nous empêche de pousser un peu les basses et les meubles et de réfléchir en dansant avec eux.

Parce que La Phaze revient en pleine forme avec des titres qui ressemblent à l'image qu'on a gardé d'eux, pas question ici d'évoquer des évolutions depuis le dernier opus mais bien d'une nouvelle base pour de nouvelles aventures. Et la base chez La Phaze, c'est d'abord le mélange : du punk, de la jungle, du dub, du rock, des mélodies chaloupées et de l'électro binaire, toutes les influences sont conviées et si certains titres sont plus marquées que d'autres («Tabasse» fait dans le punk-industriel, «One way» ou «Highly blessed» piochent des idées dub ou ragga en Jamaïque, «Cogne» est presque métal avec le renfort de Niko des Tagada Jones...), c'est bien la fusion des genres ancrée dans l'ADN des Angevins qui est le dénominateur commun à la galette. Dans la tonalité globale, on n'est pas loin de Fin de cycle, jugé par beaucoup (avant la sortie de celui-ci) comme leur meilleur album. La base chez La Phaze, c'est aussi des textes qui ont du sens et font écho à l'actualité, touche de grands sujets de société («Comme David Buckel» en hommage à l'activiste américain qui s'est immolé, «Visible» au machisme vulgaire de la rue...) ou aborde des points plus précis (la prison sur «Haute sécurité», la génération selfie sur «Sourire au teint de glace») le français domine largement même si on trouve un peu d'anglais (sur «Liberticide» en compagnie de Lasai qui a dû être écrit au moment des manifestations de gilets jaunes) et d'espagnol. Un melting-pot d'influences, des textes ciselés et surtout un dynamisme communicatif, un sens du rythme et du groove qui fait que l'ensemble provoque autant de gestes incontrôlés qui nous désarticulent qu'une réflexion sur un monde qui ne va pas franchement mieux (on ne parle pas des incendies de forêt en Californie ou en Australie mais l'artwork place un petit tacle à ceux qui préfèrent les ignorer et certainement les entretenir). Parce que La Phaze, c'est un paquet de tubes («Assaut final», «Le chant des bombes», «Little face», «Peine de vie», «A table», «The battle»...), il y a bien sûr quelques nouveaux titres qui seront bientôt des classiques comme «Avoir 20 ans» et «Sourire au teint de glace» même si d'autres peuvent prétendre à cette distinction («Comme David Buckel», «Visible», «Tabasse»...).

Au milieu du flot continu d'albums qui s'enchaînent, il faut choisir de s'arrêter sur Visible(s) car les cerveaux de La Phaze se sont remis à gamberger, à créer et il n'est pas question de passer à côté car on a plus que jamais besoin d'entendre ce discours mais aussi de décompresser en passant un bon moment avec eux.

■ Oli

LA PHAZE

TEL UN (PUNGLE) LION EN CAGE PRIVÉ DE SA PITANCE, DAMNY DOIT CERTAINEMENT TOURNER EN ROND EN ATTENDANT DE POUVOIR REFOULER LES PLANCHES, À PEINE LUI SOUMET-ON QUELQUES QUESTIONS QU'IL SAUTE DESSUS ET S'EMPRESSE D'Y RÉPONDRE...

La situation politique et environnementale mondiale joue-t-elle un rôle dans le retour de La Phaze ?
Je ne crois pas. Les choses ne se sont pas améliorées durant les 6/7 années d'arrêt du groupe mais il est vrai que sans l'avoir prémédité, 2020 est une année particulièrement chargée à tous les niveaux.

Quel a été l'élément déclencheur pour reprendre du service ensemble ?
L'envie de refaire de la musique et s'exprimer à travers ce projet, certainement pas l'argent puisque les caisses étaient vides depuis longtemps (rires). Je crois qu'il fallait voir d'abord personnellement si notre son pouvait avoir une pertinence en 2018, année où nous avons rebranché le courant. Heureusement ça a marché tout de suite, quelque part c'était assez excitant de repartir avec un groupe neuf en quelque sorte.

Le premier titre fait référence à David Buckel, est-il mort pour rien ?
Je crois que l'histoire le dira. Pour le moment, et c'est ce qui m'a frappé et inspiré pour cette chanson, son geste est passé dans l'indifférence quasi générale, juste une ligne dans quelques journaux. Ce n'est pas le geste d'un forcené mais celui d'un avocat talentueux qui

a défendu des affaires importantes aux États-Unis. Le monde du spectacle à travers la télévision et les médias en général, préfère les clowns aux martyrs.

Chansons, pétitions, actions coup de poing, sommets mondiaux... et on a l'impression que rien ne bouge, que faut-il faire pour qu'on s'en sorte ?
Je ne suis pas politicien, je n'ai pas la réponse. Voter pour des gens qui désirent mettre en place des programmes qui servent les intérêts du collectif peut-être, non ?

Vous n'avez plus 20 ans mais il y a toujours une énergie de dingue, ça tabasse encore pas mal par moment... Peut-être même plus qu'une jeunesse qui veut faire la révolution mais surtout sur les réseaux sociaux...
Merci. Je crois que notre carburant c'est la scène et qu'on a très à cœur de ne pas trahir les gens qui nous soutiennent depuis nos débuts et ceux qui nous ont découvert plus récemment. Notre public est constitué de gens qui ne se la pètent pas, qui apprécient sans doute notre côté direct et proche. Nous avons fait parfois des choix avec ce groupe qui n'allaient pas dans le sens de nos intérêts privés mais vers celui d'une certaine dignité aux regards du discours véhiculé par les textes. Nous restons positifs, je crois aussi qu'il y a une jeunesse en dehors des réseaux sociaux, qui agit vraiment de manière concrète au quotidien en matières environnementales, civiques ou sociales, et je les salue et soutiens parce qu'il va falloir sacrément se retrousser les manches pour sauver ce qui peut l'être.

Si tu avais 20 ans en 2020, est-ce que tu ferais de la musique ?
A titre personnel, je ne suis pas sûr non. Je crois plutôt que j'irais vivre autre chose en contact avec la nature, peut-être cultiver mon jardin.

Les quelques mots en espagnol sonnent bien, on pourrait en retrouver plus à l'avenir ou tu n'es pas encore assez doué en espagnol ou en catalan... ?
C'est possible, aprendo poco a poco ! Ici en Espagne on a un public fervent, nous avons beaucoup tourné ici grâce a Ruben notre super booker de Granada !

«Sourire au teint de glace» a été composé en 2017, tu penses qu'il sera d'actualité encore longtemps ou que la génération selfie/insta va être remplacée par une autre ?
Trop tôt pour le dire. Les types qui ont créé ces outils se sont rendus compte qu'ils avaient mis au point une sorte de truc hors de contrôle qui rend les gens accrocs, tristes et amorphes... Notamment les très jeunes enfants qui présentent de grosses déficiences avec l'usage des tablettes et portables. Le monopole de ce qu'on appelle les GAFA avec Google, Apple et compagnie est si puissant qu'il ne pourra être remplacé que si nous autres, les êtres humains, venons à rejeter cette technologie, ce qui n'est pas près d'arriver car nous en sommes dépendants... La chose qui peut vraiment changer avec le temps c'est l'usage qu'on en fait et il est possible que de nouvelles générations se désintéressent de l'outil... mais au profit de quoi ?

Dans le même temps, les réseaux, c'est sympa pour rester au contact du public quand tout le monde est confiné... Quelles sont les sensations quand on mixe à la maison ?
C'est à la fois agréable et triste, un peu comme l'amour tout seul (rires). Tout ce qui tend à rompre avec les sensations de contacts, de considération de l'autre etc.. nous coupe un peu de notre humanité je crois, le virtuel n'est pas notre fonctionnement naturel mais ça reste un outil pratique à défaut.

L'artwork est signé Carlos Olmo, on le connaît surtout pour ses dessins, par exemple les albums de Mars Red Sky, il l'a créé pour vous ?
C'est parti d'un idée qu'on avait à la base et c'est en fait issu d'une vraie photo qui m'avait choqué sur internet lors d'incendies aux USA. L'idée c'est en gros la maison brûle mais les mecs qui ont le pouvoir et le fric ne veulent pas le voir, ils s'en fichent. Notre label At(h)ome travaille avec Carlos pour pas mal d'artistes, nous avons été mis en lien et il a accroché et développé cette idée à partir de son univers graphique, le résultat est super, il est talentueux.

Parmi les trois golfeurs, il y aurait pu avoir un Donald Trump, si vous y aviez pensé, pourquoi ne pas l'avoir mis ? Et si vous n'y aviez pas pensé, c'est parce que la société est plus à blâmer que les politiques ?
Donald Trump ou un équivalent en Europe ça aurait été trop facile, on ne va pas enfoncer des portes ouvertes. La société n'est pas à blâmer puisqu'elle n'a aucun poids réel, le principe de culpabiliser les gens qui n'ont aucun pouvoir est une rhétorique classique en politique. Le vrai pouvoir appartient à la finance. Les golfeurs de la pochette peuvent bien être courtiers ou rentiers, ceux qui possèdent des milliards se sentent totalement immunisés de tout, c'est pour cela qu'ils n'en ont rien a faire de savoir que leurs actions sur cette planète entraînent le chaos.

Il y a toujours un peu de dub dans un album de La Phaze, la façon de composer est la même que sur les titres plus rock/fusion ?
Oui il n'y a pas vraiment de différence, généralement c'est la mélodie du chant qui détermine quelle couleur va prendre le morceau au final. Pour nous, jouer entre plusieurs couleurs n'a jamais été un problème.

«Haute sécurité» traite de l'incarcération, peux-tu raconter la genèse de ce morceau ?
J'ai rencontré dans ma vie certaines personnes qui ont fait des séjours en milieu carcéral, j'ai toujours été intrigué par l'enfermement, ce qui passe dans la tête des hommes et des femmes, toutes ces années à vivre l'isolement, etc. «Haute sécurité» est un des seuls textes romancés de l'album, ça raconte surtout comment il est difficile de s'extraire de son destin lorsqu'on a fait certains choix de vie : la reconstruction, la résilience ou replonger ?

Vous êtes arrivés chez At(h)ome, pourquoi avoir choisi ce label ?
Personne ne voulait de nous ! (rires) Non, question de bon sens, les groupes qu'ils défendent, le côté familial ça nous correspond. Leur longévité prouve qu'ils se démerdent pas si mal dans un marché où les survivants se comptent sur les doigts de la main...

Le titre avec Niko des Tagada Jones s'est fait avant ou après ce choix ?
A la base j'avais pensé à Niko sur le titre «Tabasse» mais finalement j'avais pas trop de place pour lui niveau texte alors on s'est dit qu'on allait faire du sur-mesure, Niko est un ami, tout ça s'est fait avec du bon sens encore une fois. En une soirée, il a bouclé son texte et ses prises de voix, au top !

La situation sanitaire ne s'y prête pas mais vous devez bosser sur le live, il a fallu réapprendre les vieux morceaux ?
Personnellement j'avoue que non. C'est un peu difficile pour moi de m'immerger dans un live sachant qu'on ne tournera pas avant une date impossible à déterminer. Mais comme le vélo, une fois la machine relancée on devrait s'y remettre avec une bonne suée...

Ne pas pouvoir jouer ces derniers mois et en 2019, c'est plus difficile moralement ou financièrement ?
Les deux je pense, chacun d'entre nous vit des situations différentes mais moralement déjà c'est une immense frustration, surtout à la veille de sortir un nouvel album et aussi parce que Radical notre tourneur français s'est battu pour monter cette tournée d'automne. Maintenant tout le monde est impacté donc on va pas s'apitoyer sur notre nombril.

Internet a rendu la musique du monde aisément accessible et pourtant, La Phaze reste un groupe assez unique, ça fait quoi d'avoir peu de collègues dans le même registre ? J'ai l'impression que cette scène qui osait fusionner un peu tous les styles était bien plus riche dans les années 90'...
Ça fait qu'on est les tenants d'une scène qui n'existe pas comme l'a si bien formulé notre ancien boss de label. A quoi je répondrais qu'il vaut mieux être seul que mal accompagné ! (rires). Nous avons des affinités avec d'autres groupes en France mais en effet on est les seuls à faire ce mélange particulier qui plaît ou déplaît. Je crois qu'il y a toujours des artistes qui fusionnent différentes choses au sein de leur musique mais ce qui est imposé par les gros médias radio, TV et plateformes digitales est majoritairement pauvre et standard. La musique depuis l'effondrement du disque est

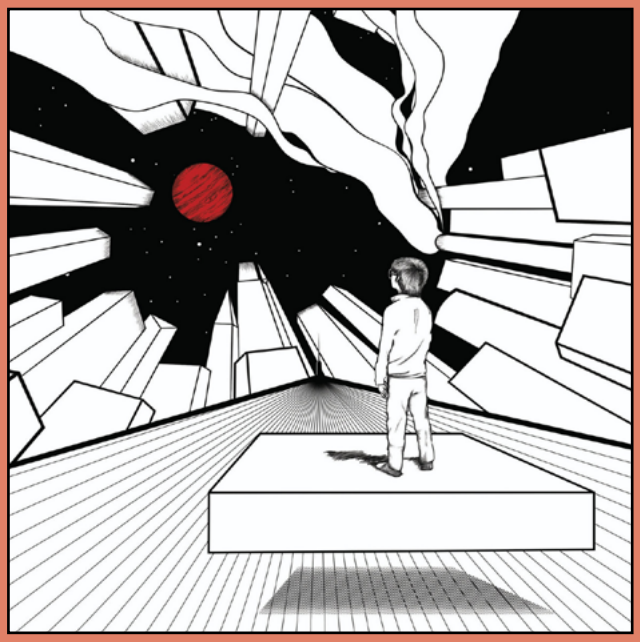
un moyen pour les marques de vendre leurs produits, l'immense majorité des artistes mainstream l'ont parfaitement intégré et leur priorité n'est pas de chercher à se distinguer ce qui peut donner le sentiment qu'on va sur itunes comme on va au Mc Do.

Dans ce numéro, on revient aussi l'album éponyme de Silmarils qui fête ses 25 ans, c'est un groupe qui vous a inspiré ?
J'ai écouté «Cours vite» quand j'étais ado et j'avais bien kiffé. Honnêtement ce n'est pas un groupe qui nous a inspirés mais leur énergie est fédératrice. Je suis tombé par hasard sur un live qu'ils ont fait en simultané pendant le confinement et j'ai trouvé que les mecs prenaient un vrai plaisir ensemble et ça sonnait bien donc tant mieux pour eux.

Aujourd'hui, y-a-t-il de «jeunes» groupes qui apportent quelque chose de frais et d'inspirant ?
Il y a des tas de musiciens qui apportent quelque chose de frais heureusement.
En France je ne suis plus au fait de la nouvelle scène si ce n'est d'avoir découvert le groupe Imparfait dont j'aime le jeu et l'énergie et que j'espère qu'on aura l'occasion de croiser un jour post covid.

Nous aussi, on aimerait croiser des groupes post-covid... Et La Phaze figure dans le haut de la longue liste tant leurs concerts évoquent de bons souvenirs ! Merci Damny, merci La Phaze et merci Olivier et At(h)ome.

■ Oli
Photo p. 18 : Carlos Olmo
Photo p. 21 : Nicolas Leboeuf



BILL CONDOR

BILL CONDOR

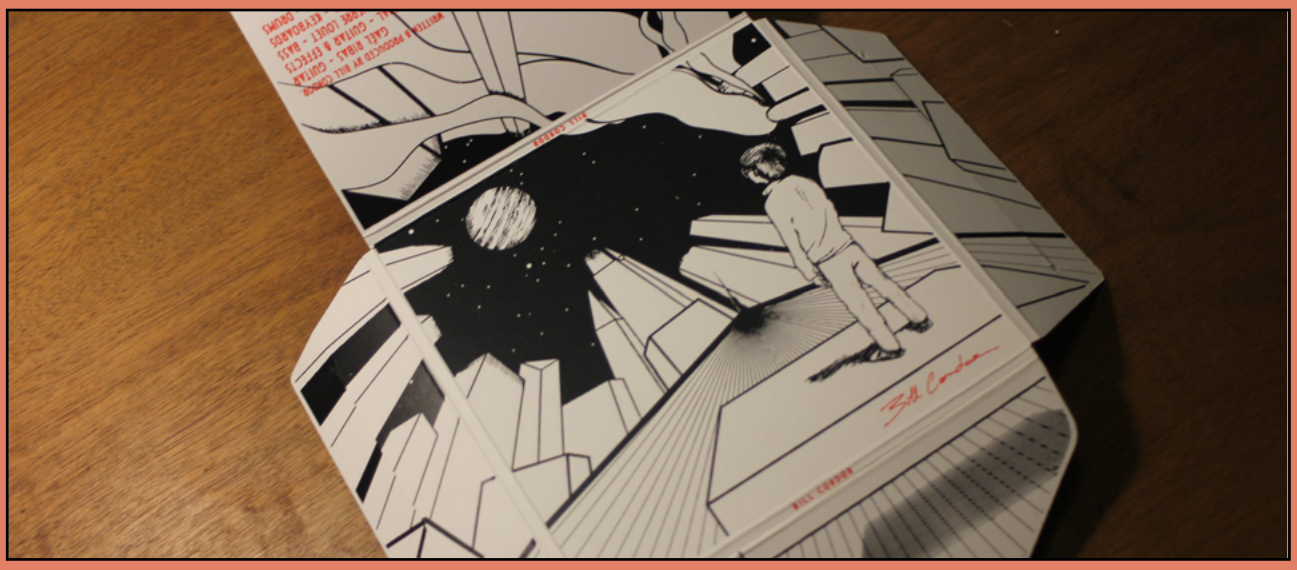
(Autoproduction)

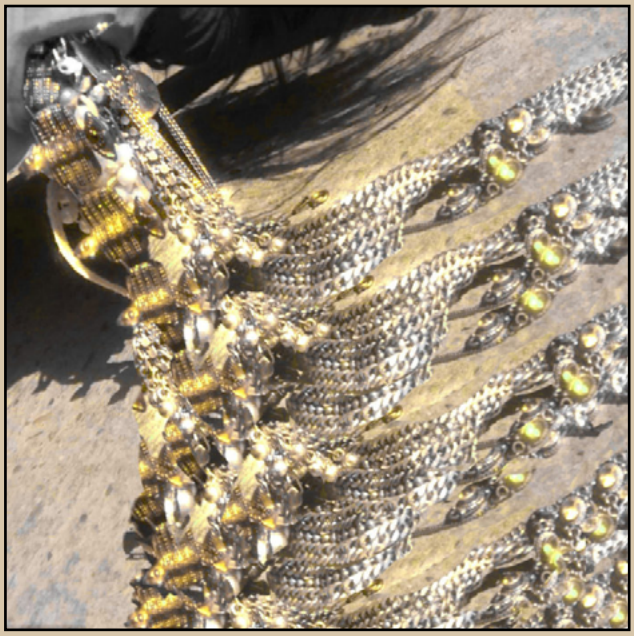
C'est une des claques de mon été, ni plus ni moins. Le dessin de l'artwork laisse penser qu'on va voyager mais le noir et blanc semble limiter l'excursion à quelque chose d'assez binaire, on vise l'espace mais pas question de se payer un trip psychédélique haut en couleurs, la seule qui ressorte, c'est celle de la signature «Bill Condor», rouge. En ouvrant l'emballage (enfin, au début, on essaye surtout de ne pas tout arracher), on comprend que le groupe aime les trucs structurés, non seulement y'a de la perspective mais en plus, faut réfléchir à ce que chaque encoche soit utile. Les initiales écarlates se détachent sur le disque, on met sa ceinture et on décolle.

Les premières notes sont légères, répétitives, installent une ambiance un poil futuriste et quand tu t'es fait à ce petit gimmick que tu fredonnes, les instruments nous tombent dessus, gras, lourds, saturés, la reprise de la phrase introductive avec une telle puissance fait qu'on est immédiatement plongé dans leur univers et, pour ma part, complètement conquis. Et ce n'est qu'une introduction à la pièce maîtresse de l'EP, un «Chargers» plus progressif, plus tortueux, Bill Condor n'a pas de voix mais les notes du synthé chantent la direction à suivre et servent de colonne vertébrale à ce titre marqué par une constante progression malgré les ruptures de rythme. La troisième plage (trois traits sur la tracklist) est plus terrienne que spatiale, le poids des riffs ne facilite pas l'envol et nous collent au sol, le périple du crapaud («Journey of the toad») se fait plutôt dans la boue quand bien même le clavier apporte de la clarté. On reprend la direction de l'espace avec le (déjà) dernier morceau, «Jupiter», la puissance cède la place à la vitesse, preuve que Bill Condor peut jouer sur différents tableaux pour nous épater, à peine un petit break de basse pour souffler pour cette compo haletante et excitante.

De par leurs sonorités, les quatre pistes de Bill Condor apportent du son frais au rock/métal instrumental, proposant quelque chose d'inédit et de très abouti, tu l'as compris, je suis complètement sous le charme et ne peut que chaudement t'inviter à les découvrir et à les aider à grandir en te procurant leur superbe EP (même si je crains qu'au moment de lire ces lignes, il ne soit trop tard pour profiter du packaging en série limitée).

■ Oli





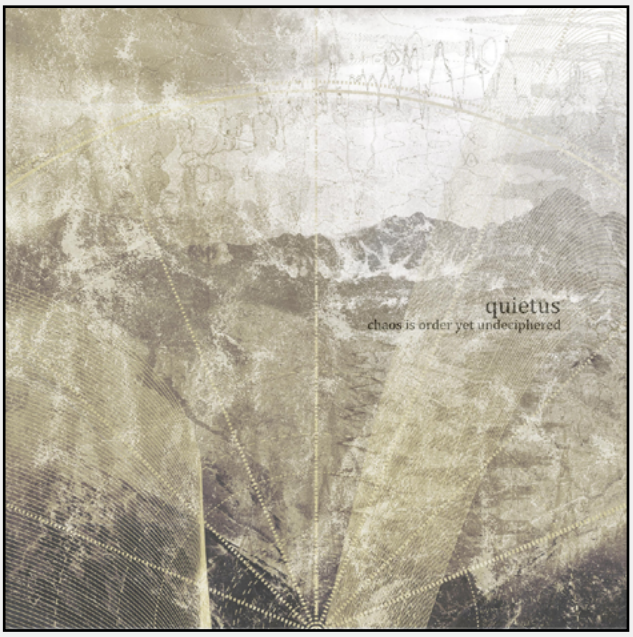
TISIPHONE

KOMA FORTE

(Icy Cold Records)

À travers les décennies, qu'est-ce qu'on en a bouffé du post-punk ! Je parierai fort que certains de nos lecteurs ont même perçu les résonnances des fréquences de Joy Division, Bauhaus ou Siouxsie and The Banshees traversant le liquide amniotique de leur mère. Début 2020, un groupe lyonnais nommé Tisiphone s'en est fortement inspiré pour constituer les grandes lignes de son premier EP Koma forte, quatre ans après un album inaugural. Une façon de se réapproprier un style qui ne vieillit décidemment pas en y rajoutant cette petite touche de «cold» mystérieuse et un tempérament exubérant qui sied parfaitement au propos. Enregistré à la Station MIR à Lyon, cet EP trouve son (dés)équilibre dans l'ambivalence de ses atmosphères, qu'elles soient vocales ou instrumentales. «Heureux je suis», titre intronisant cet EP, nous embarque dans un trip crescendo, insidieux, percussif et foncièrement rock dans lequel se mêlent voix tendue façon talk-over et cris hystériques. On se dit à cet instant que cette demi-heure va s'annoncer rude et dense tandis que «Nasty kids» nous prend à contre-pied en déployant une humeur beaucoup plus flegmatique presque hypnotique. «Atomic tissue» est surement le morceau le plus «fun» du disque, instantanément dansant, il nous rappelle par moment l'esprit de Duchess Says alors qu'»Exil» pourrait totalement être le résultat d'une rencontre entre 1=0 et Delacave. «Bully» calme à nouveau les ardeurs, sa poésie faisant corps avec un univers stellaire et cosmique avant que «Rageux» nous assomme une dernière fois les tympans avec sa rythmique mécanique, sa basse sombre et cradingue. Une cold-wave folle et digne d'intérêt que l'on préfère de loin en VF, c'est peut-être le seul conseil qu'on prodiguerait à Clara, Suzanne et Léonard.

■ Ted



QUIETUS

CHAOS IS ORDER YET UNDECIPHERED

(Wooaaargh / Wrong Hole Records)

«Tranquille, calme, silencieux», c'est peu ou prou la traduction de «Quietus» et bien entendu, ça ne colle pas du tout à la musique proposée par les gaillards de Charleville-Mézières qui ont trouvé ce nom plutôt cool (comme au moins 10 autres groupes de par le monde). Le quatuor donne en effet dans un post-hardcore décomplexé et ouvert à d'autres influences (math, screamo) et n'hésite pas à déstructurer ses compositions pour leur donner un air encore plus chaotique. Pour la sérénité et la quiétude, on repassera, pour la baston bordélique, on peut rester auprès d'eux qui ont écumé les salles durant deux ans avant le coronavirus... Parmi les groupes croisés sur les routes, on peut citer Vesperine, Nesseria, Lethvm, Ilydaen ou Aleska pour conforter l'idée qu'il faut que les riffs soient distordus, le chant hurlé, la batterie percutante et que malgré tout, les ambiances doivent parfois savoir s'alléger pour ensuite être mieux saturées. Je suis aussi prêt à parier que Mr Bungle et les différents projets de Mike Patton ont un réel impact sur le groupe au moment de finaliser les morceaux, Quietus ose toutes les ruptures et les contre-pieds (pour être franc, «Anomie» dépasse mes limites personnelles) et façonne ainsi une identité différente de ce que beaucoup font dans ce registre qu'on pourrait juger trop «formaté». C'est donc en apportant des parties surprenantes dans des titres solidement bâtis que les Ardennais sortent leur épingle du jeu et viennent piquer notre curiosité de voir à quoi ça ressemble en live...

■ Oli

MEMORIES of a DEAD MAN

(re)M.A.Z.E.d

THE UPCOMING 4TH ALBUM

OUT OCTOBER 16TH 2020

memoriesofadeadman.bandcamp.com

MAINE IN HAVANA

MAINE IN HAVANA

(PIAS)

La musique a toujours fait voyager, que ce soit émotionnellement, spirituellement ou géographiquement. Alors quand on s'appelle Maine In Havana, on imagine donc qu'on va se taper une virée de quelques milliers de kilomètres sur le continent américain, du nord au sud, du folk trad à la musique cubaine en finissant sur un air de bossa nova ou de tango. En fait non, on n'est pas sur une compilation de world music. Pourtant le voyage sera tout autant dépaysant, plus atmosphérique, calorifique, magnétique. C'est un mélange de rock et de blues qui va nous plonger dans des allées sombres qui ne mènent qu'à des coupes gorges obscurs, des routes rectilignes traversées en solitaire entourée d'une nuit sans étoile, des recoins de caves moites à faire tourner un verre de whisky tout en écoutant un groupe serré sur une scène trop petite éclairée par un lampadaire fatigué. Bref, Maine In Havana excelle dans des ambiances et les langueurs chères à Nick Cave, Tom Waits, Jim Morrisson ou Leonard Cohen, ces voix et ces musiques qui ont la capacité de t'envelopper d'une épaisse brume mélancolique, presque psychédélique, gracieuse et sombre.

Maine In Havana, c'est donc la voix d'Edouardo Lecleres Diaz, un Portoricain qui s'est embarqué avec 4 musiciens montpelliérains : Frédéric Loumagne (basse, contrebasse), Vincent Thoyer (batterie) Boris Blancas (guitare) et Yanis Blancas (claviers) pour sortir leur premier album éponyme. Si l'entrée en matière folk avec «Cimarron» te cueille délicatement avec une guitare sobre, un orgue discret, et une section basse batterie qui s'efface pour laisser Edouardo remplir l'espace ; «Barren lands» lâche un rock plus nerveux démontrant que Maine In Havana peut aussi électriser l'espace. On pourra aussi se laisser envoûter par cette ligne de basse entêtante où l'orgue se promène en dilettante, et la voix d'Edourardo entre chant et récit sur le psychédélique «Preus» ; on étirera l'espace-temps avec le langoureux «Early dawn» ; un peu de swing avec «Fun fun fun» ; un peu de rage avec «The hunt» ; un bon gros blues avec «Rose». Bref, le voyage étant intense et somptueux, plaise à toi d'être nomade.

■ Eric

MARTY WENT BACK

1985

(Autoproduction)

Quand le story telling est aussi soigné et omniprésent, j'ai tendance à me méfier. Ici, les deux Toulousains ont tout misé sur la pop culture et «Retour Vers le Futur» puisque le nom du groupe annonce le retour du héros de la trilogie : Marty Went Back. Direction les années 80 et plus précisément 1985 pour revivre l'année de sortie du film, pour cela le duo s'est équipé d'un immonde sac banane fluo, d'un T-shirt qui plaira aux nostalgiques de la mire et d'un autre superbe teesh en l'honneur de Star Wars (même si en 1985 est surtout sorti La bataille d'Endor, la suite du spin-off tout pourri sur les ewoks) et en voiture Simone. Ou pas car pour l'heure, l'auto-stop ne semble pas trop fonctionner... Et musicalement ? On a le droit à un rock retro-futuriste ? Non, à un truc qui n'a pas vraiment d'âge, des riffs saturés, des mélodies électriques chargées en effets (alors que la voix claire peut se faire très belle, «I'm not going back»), un peu de dynamisme punk, un peu de folie psychédélique, quelques tonalités nonchalantes à l'anglaise, des élans grunge non contrôlés («Lifetime» !!! Les mecs adorent Nirvana) et une atmosphère générale noise-garage à la cool. S'il faut faire les comptes, on trouvera plus d'influences venues des années 60, 70 et 90 que des années 80 (ouf) donc il faut bien séparer l'histoire qu'on nous raconte (et qu'on répète) de la production de Joe Boyle et Tim Aberdeen (digresser sur les pseudos prendraient trop de temps). 1985 sonne comme un patchwork de bons sons piochés un peu partout mais garde une certaine ligne directrice histoire qu'on ne se perde pas dans les couloirs du temps. A noter que l'absence de batteur ne nuit pas à l'ensemble, faudra juste vérifier que ça marche toujours en live où la superposition de couches d'instru risque d'être plus complexe qu'en studio... Finalement, le délire eighties ne fait donc que rarement surface, si ce n'est dans les visuels comme l'artwork ou les clips («Bus 671» en mode jeu vidéo, «Chicken skin» kaléïdoscopé, «Bubbles» et sa collection d'images cultes). Alors, oui, il y a beaucoup de références à «Retour Vers le Futur» mais il fallait au moins ça pour honorer Marty Mc Fly, après tout, c'est à lui qu'on doit l'invention du rock'n'roll, non ?

■ Oli

VERTIGE

ROBIN ÉTANT RETENU SUR D'AUTRES TRAVAUX, C'EST JÉRÔME QUI RÉPOND À NOS QUESTIONS ET PRÉSENTE VERTIGE, UN DUO QUI RÉUSSIT À FAIRE TÉLESCOPER ASSEZ VIOLEMMENT L'ACTUALITÉ SANITAIRE ET POLITIQUE AVEC LEUR PREMIER ALBUM... QUI POURRAIT ÊTRE LE SEUL ?

L'album est prêt depuis quelques mois, la sortie a été repoussée à cause du COVID-19, comment as-tu vécu cette période ?
C'était assez frustrant car nous avions envie de partager notre album. Mais à cause du Covid, ça n'a tout simplement pas été possible. La sortie a donc été repoussée au 11 septembre. De mon côté, j'en ai profité pour travailler sur un podcast qui s'appelle «L'appel de Barcelone» et qui a pour sujet le rock français. J'ai pris beaucoup de plaisir à le faire, à interviewer des musiciens, des acteurs, des écrivains ou des potes. J'ai adoré ce moyen d'expression, j'ai adoré jouer à l'animateur radio. J'avais cette envie en tête depuis très longtemps et le confinement m'a offert du temps pour aller au bout de l'idée.

Vous aviez travaillé à distance avant le confinement, vous avez pu composer d'autres morceaux en mars/avril ?
J'ai donc été occupé par mon podcast et Ro-

bin a travaillé sur l'illustration du livre de JD Beauvallet. Nous étions donc occupés à faire d'autres choses.

Ce sont des masques sur l'artwork ? Pourquoi «cacher» les couleurs ailleurs que sur la pochette ?
Les masques de la pochette sont assez symboliques de l'époque. Par exemple, avoir un pseudonyme sur internet, c'est déjà porter un masque virtuel. Et puis désormais, lorsque nous marchons dans la rue, nous devons porter un autre masque. Le mot «masque» revient plusieurs fois dans les paroles de l'album ainsi que le mot «contagieux». C'est assez drôle car j'ai écrit ces paroles avant tous ces événements. Mais le hasard fait parfois bien les choses.

L'artwork comme le clip sont des créations personnelles, c'est important de maîtriser les images véhiculées par le groupe ?
Ce qui est important c'est de faire les choses sans être intimidé ou découragé par les contraintes qui s'imposent à toi, car les contraintes et les lacunes sont souvent de vraies alliées pour la création. Au sujet du clip de «Conduire», la principale contrainte a été le Covid. Robin et moi ne pouvions pas nous réunir pour tourner une vidéo. On a donc décidé d'utiliser ses dessins et de les animer.

Le moment n'a pas permis d'ignorer les populistes, pourquoi avoir mis «Conduire» en premier titre ?
L'un des thèmes principaux de l'album est la confusion. Au travers des paroles, j'ai essayé de rendre compte de cette confusion, j'aurais quasiment pu me contenter de ne faire qu'un patchwork des commentaires que je lisais sur

internet ou de certains discours de politiciens. Les paroles du disque sont parfois contradictoires mais elles témoignent de cette confusion de pensée. Introduire l'album avec la chanson «Conduire», c'est rentrer de plein pied dans ce monde de confusion, au travers de mots difficilement définissables comme «populiste», mais avec un peu d'humour, de psychédélisme et de distance. Ça semblait être une bonne planche d'appel pour le reste de l'album.

La tracklist de l'EP place «Acide» avant «Bassonica», pourquoi cette inversion par rapport à l'album ?
Parce qu'au moment de faire la tracklist du EP, j'ai réalisé que c'était mieux de les inverser... L'album étant déjà pressé, on ne peut plus rien n'y faire, «Bassonica» sera devant «Acide». Mais ça ne changera rien à l'humeur d'ensemble de l'album.

Vous avez écrit beaucoup de titres pour cet album ?
On a été très prolifiques, très rapidement. On en a certainement composé une vingtaine. On a composé tous ces morceaux en un mois et demi, très spontanément, dans une sorte de vertige créatif. C'était très cool et exaltant.

De nombreux morceaux sont assez courts, vous n'aimez pas faire durer le plaisir ?
Les chansons de cet album sont nées spontanément, courtes et concises. On a simplement respecté ce qu'elles semblaient nous imposer. Inutile de forcer le trait.

Il y a un côté facile d'accès à vos morceaux et en même temps, les textes donnent tout de même à réfléchir, est-ce qu'il faut toujours trouver un sens ou parfois il faut juste se laisser porter par l'aspect poétique ?
Je suppose que les deux sont recommandés. J'aime l'idée que l'on puisse écouter mes chansons sans faire attention aux textes. Mais j'aime aussi que l'auditeur ait la possibilité de se pencher sur les textes et y trouver un peu de fond.

Vertige est une parenthèse ou le projet va continuer de vivre parallèlement aux autres entités existantes ?
Il y a très peu de chance qu'il y ait une suite.

D'ailleurs on a assez peu de nouvelles de Déportivo... le groupe existe-t-il encore ?
J'aimerais beaucoup refaire une série de concerts avec Déportivo, retrouver l'ambiance de fête bordélique des concerts, les amateurs du groupe, mes potes ... On va voir !

Est-ce que les questions en rapport avec Déportivo et Louise Attaque sont répétitives et lassantes ?
En ce qui me concerne, ça ne me dérange pas. J'ai écrit et composé toutes les chansons de Déportivo et j'ai de la tendresse pour ces morceaux. Que ce soit Déportivo, Navarre ou Vertige, pour moi c'est la même chose. Bien sûr, je me rends bien compte que Déportivo représente quelque choses de spécial pour certaines personnes.

Vous avez signé chez At(h)ome, pourquoi ce label ?
Parce qu'ils voulaient bien de nous !

Le concert avec Dionysos à Lille en octobre est reporté, vous arrivez à caler des dates dans un futur aussi incertain ?
Il est impossible de savoir si nous pourrons faire des concerts dans un avenir proche et même à moyen terme. Le peu qu'il reste de la classe moyenne de la musique française risque d'en prendre un sacré coup. Il y a quelques années, on disait : «les musiciens ne vendent peut-être plus de disques, mais au moins, ils ont toujours les concerts !», eh bien là, il n'y a même plus les concerts.

Et à quoi ressemblera Vertige en live, vous ne serez que deux sur scène ?
Pas certain qu'on le saura un jour (rires).

Merci Jérôme, merci Vertige et merci JP (Martingale).

■ Oli
Photos : Anna Berthe

VERTIGE

POPULAIRE

(At(h)ome)

Deportivo a ouvert de nombreuses fois pour Louise Attaque, une vraie amitié s'est nouée. Arnaud est venu faire un peu de violon sur leur deuxième album, Gaëtan a fait une reprise de Souchon avec eux avant de produire leur troisième album, seul Robin n'avait pas travaillé avec les petits gars de Bois-d'Arcy. C'est désormais chose faite puisque Jérôme (chant, guitare) et Robin (basse) ont écrit ensemble et à distance une dizaine de titres, comme la profusion d'idées de cette nouvelle entité leur donne un peu le tournis, ils décident de s'appeler Vertige et de regrouper les morceaux sur un album : Populaire. Le corona passe par là, l'album attend un peu, on nous sert un EP pour patienter et à l'automne, on plonge dans le tourbillon avec eux.

Un petit cri primal empli de nostalgie (perso, ça me rappelle les bornes d'arcade, les premières consoles, les jeux de baston tout plat et simple...) est une bonne impulsion et même si ce n'est pas un coup de poing qui suit ce sample mais une douce mélodie accrocheuse, le ton est donné, Vertige n'est pas simplement là pour distribuer des caresses ! Le rythme est marqué, chaleureux et groovy (faut-il rappeler que c'est un bassiste qui, pour moitié, compose ?), on dodeline et on se laisse embarquer par les petites notes électroniques et le chant charmeur. A peine installé dans le morceau et prêt à chantonner les textes qu'on passe déjà au titre suivant qui dévoile d'autres qualités (nervosité, breaks, instruments dissociés) et ne dure qu'une dizaine de secondes de plus. Une des caractéristiques de Vertige, c'est donc la concision des compositions, elles durent toutes autour de 2 minutes (seule «Zorro» fait exception en atteignant la troisième), la tracklist défile donc très vite ! Les idées se bousculent, accrochent l'auditeur mais ne sont jamais sur-exploitées, les refrains ne sont pas répétés, une fois que le message musical est passé, on ne s'attarde pas. On retrouve ainsi la patte Louise Attaque qui n'a que très rarement étendu ses plages... Celle de Deportivo se niche dans les textes, parfois plus poétiques que politiques mais sans slogan ni grandes leçons, on devine le duo plus proche des élans populaires que de la vindicte populiste («Et c'est un bon moment pour oublier les populistes / Et c'est un bon moment pour les ignorer un peu» sur «Conduire»). Jérôme et Robin gardent toujours assez de légèreté pour nous emmener dans leurs mélodies (toutes imparables) et nous donner envie d'y revenir car s'ils disent «Faire court, ça j'en rêve» sur «Chorus», nous on aimerait qu'il fasse plus long alors on se retrouve obligé de relancer le disque...

La fusion des deux univers est si évidente qu'on se demande pourquoi ils n'ont pas décidé de travailler ensemble avant ? Et on peut être déçu quand Jérôme nous confie qu'il y a très peu de chance qu'il y ait une suite. Ce serait vraiment dommage car les aussi bons albums sont rares.

■ Oli

KIDS AGAINST CROSSES / FRANÇOIS FREYGOLO

SPLIT 45T

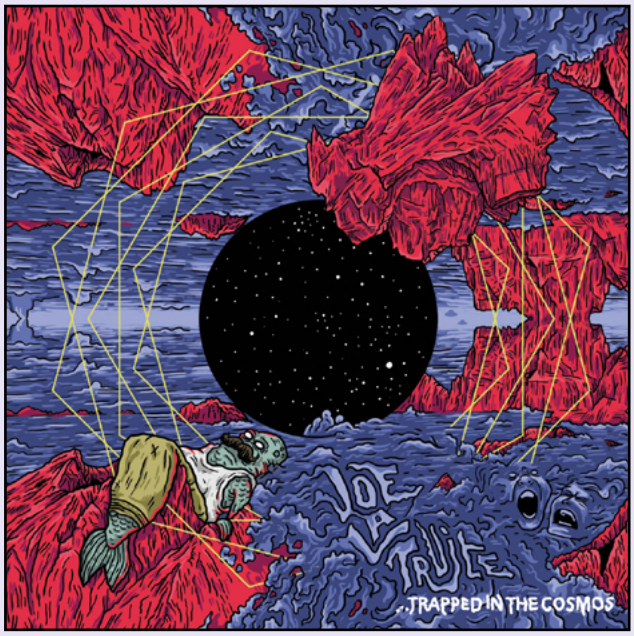
(Pelagic Records)

La maison brûle, la mer monte et à défaut de regarder ailleurs, on va surtout écouter de quoi il est question derrière cette pochette. En l'occurrence un chouette split 45t, récupéré lors d'une soirée à Nissa la Bella avec certains des protagonistes dudit split, où les pintes se sont un peu trop enchaînées mais là n'est pas le sujet. À ma gauche donc Kids Against Crosses (KAC), duo atypique de Cagnes Sur Mer, formé autour de Jean (Chasing Paperboy, Can't Bear This Party, Jean Hub et Bedroom Floor, je crois que j'ai rien oublié) à la guitare en bois / chant et Benji au trombone. À l'autre gauche, François Freygolo, guitariste / chanteur du groupe punk mélo cuivré niçois du même nom, accompagné de son comparse Rémi Freygoloulou.

Atypique, disais-je à propos de KAC parce que le trombone n'est pas l'instrument que j'ai le plus l'habitude d'entendre, loin s'en faut. Il y a plus de 20 ans quand j'ai eu ma période ska/punk, à base de Catch 22, Less Than Jake, Mighty Mighty Bosstones etc. je ne dis pas mais depuis ce n'est pas vraiment le cas. Et pourtant cela se marie carrément bien ! Bon, je vais être honnête, en fan ultime de Chasing Paperboy, j'aime absolument tout ce que fait Jean. J'y peux rien s'il est doué le bougre pour pondre des pures mélodies cheesy mais dans une ambiance un peu mélancolique ici, à deux doigts de foutre la chiale comme sur «Last chance to be worried», aidé en cela par le trombone toujours omniprésent ou avec des arpèges bien sentis comme sur «Casino». Deux titres c'est vraiment trop peu, en général je remets la face deux-trois fois avant de passer à la suivante. Le dernier album de Freygolo date de 2011 et à l'écoute de «What I haven't got», ça fait plaisir de retrouver François dans un morceau mid tempo efficace, qui sonne très californien. À Nice ils n'ont peut être pas de surfeurs, à part Brice mais ils ont la mer et le soleil et ça s'entend. À noter que la partie batterie est jouée par Rémi (également responsable de l'enregistrement, mix et master de ce split au Snapcut Studio), tromboniste de Freygolo, qui en tant que grands frères de cette scène PACA ont forcément dû influencer des petits jeunes, comme Benji de KAC et l'orienter vers ce choix d'instrument. La question est soulevée et la boucle quasi bouclée. Enfin presque, on termine le disque avec une ballade, «It's gonna rain», où les violons sont de sortie.

Au cours de cette soirée / nuitée il a aussi été mentionné une réédition du dernier EP de Chasing Paperboy en format vinyle, alors qu'il n'est sorti qu'en vulgaire K7 et là, j'espère bien que ce sera un prochain sujet.

■ Guillaume Circus



JOE LA TRUITE

... TRAPPED IN THE COSMOS

(Autoproduction)

Faut qu'on se trouve un nom les gars ! Ok, euh... Je suis fan de Joe Dassin, on pourrait s'en inspirer, non ? Perso, je préfère Schubert, comment on fait ? On n'a qu'à croiser les deux. Alors, Joe Dassin, c'est «L'été indien» d'ailleurs si on mixe, ça fait Joe l'Indien comme dans Tom Sawyer, c'est marrant. Schubert, c'est «La truite», rien à voir. Et si on disait Joe La Truite, de toute façon, faut pas se faire d'illusion, à part les voisins du local de répèt, personne n'entendra jamais parler de nous, ça intéresse qui le punk foutraque avec un son lourd ?

Je n'y étais pas mais aucune légende ne précise que c'est comme ça qu'est né ce trio constitué par Charles (ex-Harmonic Generator, basse et chant), Julien (Jack Face, guitare et chant) et Patrick (batterie), après un premier EP (River metal) et quelques concerts où des gens découvrent que Joe La Truite n'est pas qu'une blague, voilà notre petite bande qui sort un premier album dans un digipak à l'artwork bigarré : ... Trapped in the cosmos. C'est là, que mon chemin, celui d'un simple pêcheur, croise le leur et du coup, peut-être le tien, je me doute bien que tu es intrigué(e) et que le nom comme l'artwork ont déjà capté ton attention, il va falloir maintenant franchir le pas et écouter ce qu'ils proposent parce que ce n'est pas simple à décrire. C'est une sorte de punk-rock métallisé déglingo. Comme si quelque part dans le cosmos, Joey Ramone venait chanter dans un groupe de Mike Patton, c'est assez improbable mais le résultat vaut plus que le détour. Ça speed, ça groove, ça swing, l'opus a tout ce qu'il faut d'énergie et de mélodies incisives pour déchaîner les foules et pour un boulot «fait maison» (ou presque) car enregistré par Julien, c'est vraiment très bon. Après, si tu n'écoutes qu'un seul titre, faut pas tomber sur un de ceux qui sont encore plus chelou que la moyenne (genre «I feel sick» ou l'interlude «... Trapped in the cosmos») et plutôt tenter «Katükah» ou «Country tek 2000» voire (si tu aimes les images) «Cartoon filter».

■ Oli

CLAVICULE

GARAGE IS DEAD

(Beast Records / Open Up and Bleed Records)

Je ne sais qui, entre Marius, Kamil, Yann et Alexis, a un Master en marketing mais quand tu tombes sur le premier LP de Clavicule, dénommé Garage is dead, eh bien tout est fait pour te donner envie de glisser la rondelle dans le lecteur. D'abord parce que Clavicule, comme patronyme, c'est original, incongru et ça se retient trop facilement. Ensuite parce qu'avec Garage is dead, tu comprends qu'ils sont plutôt dans le registre rock garage et qu'en plus ils ont de l'humour (comme quoi, genre qu'il serait mort, le garage, mais en fait non). Enfin, avec le superbe visuel, œuvre du collectif graphiste parisien au nom tout aussi inventif et génial (Arrache toi un œil), qui n'est pas sans rappeler les covers des fanzines du siècle dernier, on a là un produit très prometteur entre les mains. Mais le packaging c'est sympa, mais ce n'est pas forcément un gage de qualité. Tu peux acheter une belle bouteille estampillée Bordeaux Château de Saint Sulpice des Hautes Vignes à l'emballage ronflant comme un grand cru et te retrouver avec un mélange de vinasse de table occitan coupé avec une production de vinaigre andalou.

Eh bien pour le Garage is dead de Clavicule, c'est encore meilleur quand c'est ouvert, car ce premier album est encore plus jouissif à l'écoute. Un vrai rock garage qui sait varier les plaisirs autant que le kraken en colère sur la pochette a de tentacules. De grosses guitares grunge, des parties un peu psyché, quelques excitations presque punk, d'autres parties plus rock, mais même quand le quatuor rennais calme un peu le jeu, il y aura toujours un gros coup d'accélération pour ne pas nous laisser de répit. Un chant en anglais toujours à fond, qui accompagne cette belle énergie envoyée tout au long des 10 tracks pour trois quarts d'heure d'une belle production variée à souhait. Il y aura de la rage, il y aura des refrains entraînants, il y aura des guitares qui envoient du bois ou qui virevoltent dans des parties plus ou moins débridées. En définitive, si Marius, Kamil, Yann et Alexis proposent un si bel emballage, c'est juste pour être au même niveau que le produit proposé. Quand on veut être cohérent et qu'on propose un aussi bon album, autant le proposer avec un packaging à la hauteur.

■ Eric

BURY TOMORROW

CANNIBAL

(Music For Nations)

Ce nouvel opus de Bury Tomorrow devait sortir début avril mais COVID-19 oblige, la livraison a été décalée et malgré le peu d'améliorations de par le monde, le skeud a bel et bien débarqué début juillet. Si Black flame avait fait une belle impression, là, j'ai beau chercher, je reste clairement sur ma faim. Alors, oui, le combo sait toujours manier les mélodies, les alternances de temps forts et de temps calmes, intégrer des petits trucs électroniques mais les titres se suivent, se ressemblent et jamais ne m'excitent. Du début à la fin, c'est du metal core qui tient la route mais les Anglais n'ont pas remis ce supplément d'âme qui leur permettait d'être bien au-dessus de la mêlée il y a deux ans. Même label, mêmes zicos, même producteur, même recette mais résultat différent, alors, c'est peut-être moi qui suis devenu moins sensible à leur style ou c'est peut-être que leurs meilleures idées appartiennent désormais au passé mais j'attendais bien plus de leurs nouvelles compositions. Cannibal m'apparaît donc comme un album quelconque dans une discographie déjà bien solide, c'est certainement suffisant pour des fans en mal de leur ration bisannuelle mais pas pour le vieil auditeur exigeant que je suis devenu.

■ Oli

Betiz Fest
RELOAD
PREMIERS NOMS
LACUNA COIL·BUZZCOCKS
LES SHERIFF·BLACK BOMB A
DAGOBA·INSANITY ALERT
AUTOTHUNE,...
20 & 21 NOVEMBRE
2020
CAMBRAI
FACEBOOK.COM/BETIZFEST
WWW.BETIZFEST.INFO
INSTAGRAM.COM/BETIZFEST_OFFICIEL

MOUNIKA.

I NEED SPACE

(Autoproduction)

Un flocon, des embruns, une fleur, un nuage, une toile d'araignée. toutes ces petites choses fragiles et belles comme un échantillon délicat de ce que la nature peut nous offrir à contempler. La musique de Mounika. s'en approche. Même si ce beatmaker poitevin tripote des machines plutôt que les éléments naturels, sa musique electro down tempo faussement minimaliste, semble venir d'un espace naturel magique. Les sonorités et les samples employés se rapprochant plutôt des gammes d'instruments classiques (guitare, piano, flûte) tout autant que les voix qui alternent murmures ou froissements (on entend même des bruits d'oiseaux sur «Felling good»). Comme un Erik Satie du vingt-et-unième siècle, Mounika. ne fait pas dans la surenchère. A l'instar du morceau introductif, «intro (I'm sorry)», démarrant par quelques simples notes au piano, bientôt rejointes par un rythme doux, une ligne de basse sobre et quelques chuchotements samplés, qui permettent de t'emmener avec délicatesse et légèreté dans son univers. L'ensemble de cet album de 9 titres dure moins de 25 minutes, car Mounika. ne tombe pas dans la facilité en laissant s'étirer un track jusqu'à l'overdose. C'est parfois dommage, quand par exemple on part sur un «Ailleurs» tout aussi réussi et qu'il s'arrête en moins de deux minutes. On aurait aimé qu'il laisse encore quelques instants les machines tourner. Quand c'est beau, on veut bien que ça dure. On en oublie donc les machines, tellement I need space est profondément humain. Et «Tender love» en duo avec le groupe indie-folk canadien Ocie Elliott s'imbrique d'ailleurs parfaitement dans cet univers, tant les voix toutes en retenues de Jon Middleton et Sierra Lundy amènent encore un supplément d'âme. Bref, un chef d'œuvre comme la nature sait parfois nous en donner, propice à la contemplation et à l'apaisement des sens, mais dans ce cas-là, ce n'est pas Gaïa, c'est Mounika..

■ Eric

L.A. SALAMI

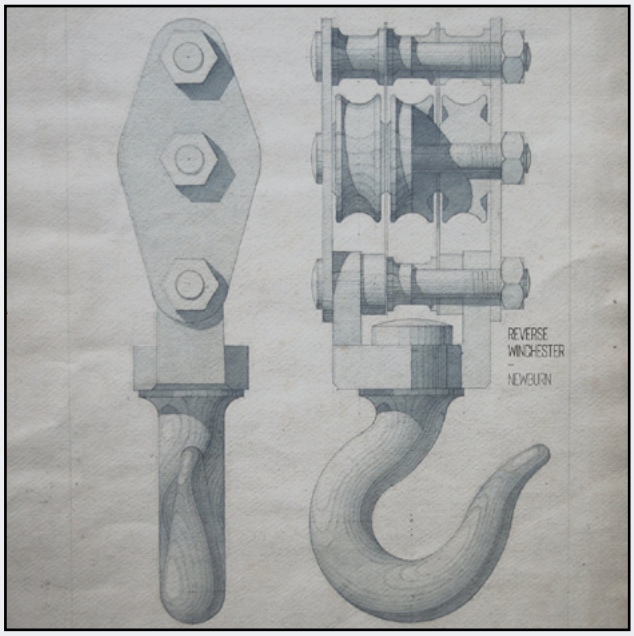
THE CAUSE OF DOUBT & A REASON TO HAVE FAITH

(Sunday Best Recordings)

True story. Au moment d'écrire une chronique, si je ne connais pas trop le nom de l'artiste, je lance toujours une recherche interne sur le W-Fenec, histoire de voir si Aurelio n'aurait pas chroniqué un EP en 2007 ou si Ted ne fait pas référence au groupe dans une review de festival, cela afin de ne pas redire la même chose que mes comparses ou m'assurer d'avoir le champ libre. J'ai donc lancé la recherche «salami» et la seule et unique réponse donnée par notre robot favori, c'est une info lors des Eurocks 2005 où on avait bouffé du ... salami, oui, à cette époque, le déjeuner consistait souvent en un sandwich salami/fromage du meilleur goût. Donc rien à voir avec Lookman Adekunle Salami aka L.A. Salami, jeune folkeux londonien qui livre son troisième LP marqué par l'aura de grands songwriters (le gars est un grand admirateur de Dylan), une décontraction déconcertante et un habillage soigné de titres essentiellement guitare/voix.

Mais ce The cause of doubt & a reason to have faith n'est pas un simple (et énième) disque de folk-rock, même si ses idées sont solidement affirmées par une guitare délicate et une voix ensorceleuse, son auteur pousse plus loin le curseur en jouant avec les styles et en proposant ses morceaux comme si on écoutait la radio et qu'on changeait de fréquence, à la fin de chaque plage, on a donc le droit à un peu de blabla ou de musique avant que le bouton ne tourne et nous fasse retomber sur la fréquence L.A. Salami. Parfois, ces errements radiophoniques sont un peu longuets (je zappe la fin de «The cause of doubt & a reason to have faith» ou de «The cage») mais l'idée est sympa et permet à l'Anglais de changer de ton et d'influences (un peu plus psyché, un peu plus rock, un peu plus de piano, un peu plus de douceur...) sans se soucier de l'enchaînement avec ce qui précède et ce qui suit. Si l'ensemble est d'excellente facture, il me faut un peu insister sur la beauté de «When you play God (The 2018 copyright blues)», particulièrement touchant, qui mérite davantage les honneurs selon moi que le single «The talis-man on the age of glass (Redux)».

■ Oli



REVERSE WINCHESTER

NEW BURN

(Mr Morezon)

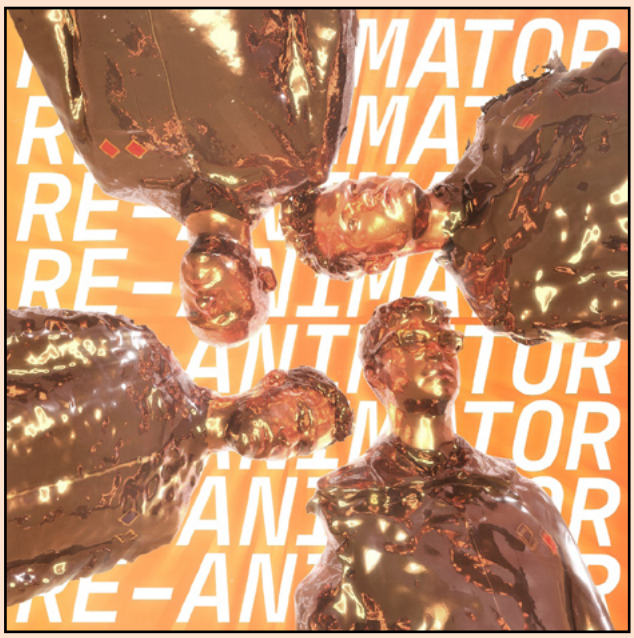
Reverse Winchester, c'est un duo fraîchement formé qui réunit Mathieu Sourisseau et Mike Ladd. Le premier est un guitariste de free jazz qui évolue au sein de groupes comme La Friture Moderne et Le Tigre (des platanes). Des trucs inconnus au bataillon. Le second est un rappeur américain qui a notamment officié dans le dernier album de Zone Libre (2015 - Polyurbaine).

Reverse Winchester a sorti en 2019 son premier album : Newburn.

L'album s'amorce sur un blues parlé qui annonce une création poétique. Le rythme est de «Mt. Sabubong» est assez lent. C'est un peu comme une phase d'observation liée à une nouvelle rencontre. Petit à petit, Midd Ladd vient glisser un brin de mélodie dans laquelle on se laisse volontiers emmener. C'est avec un vrai bonheur que l'on peut retrouver le flow propre au rappeur sur un «Wild out day» aux accents noisy. Reverse Winchester se lance ensuite dans son plus long titre avec «Sivierville» qui pointe à 9'13". Le groupe prend à contre pied et apporte du contraste. L'accroche est difficile. Pour quelques titres, le disque bascule dans une lenteur dangereuse. «Of sound body and mind» ramène l'engament des musiciens sur un terrain plus mouvementé. C'est cependant éphémère. La flamme est rapidement soufflée.

Reverse Winchester avance de croiser des univers multiples, de mêler les influences. Newburn tient de la performance. Si cette création a dans son mérite d'être peu commune, elle reste particulière dans son accessibilité. Le reste, c'est de la poésie et de l'aventure.

■ Julien



EVERYTHING EVERYTHING

RE-ANIMATOR

(Awal)

Considérés comme «Art rock» avec leurs quatre premiers albums les Everything Everything changent de catégorie avec leur cinquième rejeton, ils sont désormais simplement «pop». Peut-être qu'on s'habitue aux extravagances et qu'il faut aujourd'hui en faire plus pour paraître arty mais il est certain que les Anglais se sont calmés pour proposer un album accessible au plus grand nombre sans perdre en qualité d'écriture et en densité d'idées.

Et quand on met ensemble «pop», «anglais» et «talent», on ne peut que penser à Radiohead et si on vise la quintessence de la bande de Thom Yorke, on arrive certainement du côté de son Ok computer, et devine quoi ? A l'écoute de «Lost powers», «It was a monstering» ou «Lord of the trapdoor», on se dit qu'Everything Everything touche clairement au but. Le sens de la mélodie, l'importance de la basse, les guitares travaillées, les bidouillages, les relances excitantes, ils ont repris tout ce qui fait qu'on adore les tubes d'Ok computer pour fabriquer de nouvelles pépites. Et comme ils expérimentent encore pas mal dans d'autres directions (entre pop et cold wave sur «Big climb», électro sur «Planets», ambiant sur «In birdsong»...), ces éléments ne résument pas Re-animator, ils n'en sont qu'une partie. D'ailleurs, il faut bien interpréter ce titre, Re-animator, le groupe se défend de faire référence à la nouvelle et au film mais ils ne m'enlèveront pas l'idée qu'ils ont voulu ressusciter quelques ambiances des années 80 et 90 (le synthé n'est pas un marqueur de l'année 2020...). Là où le groupe fait fort, c'est qu'en plus de maîtriser les sonorités et ses instruments, il trouve toujours la petite mélodie qui fait mouche, pas celle que fredonnera un stade entier (vivement le jour où un stade entier pourra de nouveau chantonner des trucs genre «you're my wonderwall») mais celle qui permet toutes les bizarreries à l'arrière-plan, tous les changements de ton et de rythme (essaye de les dénombrer sur «Big climb» !) sans qu'on ne se pose la question de leur présence tant cette fichue mélodie nous emporte.

Everything Everything a déjà une belle carrière mais ce nouvel opus nous démontre qu'on ne savait pas encore tout de l'étendue de leurs talents, et avec ces gars-là, on n'est pas à l'abri d'un chef-d'œuvre absolu, soit qu'ils nous le préparent pour un futur proche, soit qu'il soit déjà sorti mais qu'on ne l'ait pas encore compris.

■ Oli

EVERYTHING EVERYTHING

DES GROUPES ANGLAIS QUI S'AVENTURENT DANS LA POP ROCK DÉCOMPLEXÉE, IL Y EN A UN PAQUET, DES «QUI DURENT DANS LE TEMPS», BEAUCOUP MOINS, ET CEUX QUI ARRIVENT À TUTOYER L'ESPRIT RADIOHEAD SONT SI RARES QU'ON NE PEUT PAS LES LOUPER QUAND ON PEUT LES CROISER... MÊME SI, CONFINEMENT OBLIGE, CETTE ENTRETIEN SE FAIT À DISTANCE...

En 2017, «A fever dream» critiquait les populistes et leurs décisions, trois ans plus tard, c'est pire, non ?
Ouais, carrément, et le populisme est encore plus répandu aujourd'hui et le changement climatique comme le COVID-19 ne font qu'alourdir la donne. Mais bon, on le savait, on se doutait bien qu'il ne serait pas suffisant pas de continuer à dénoncer tout ça. Et depuis que pas mal d'autres artistes se sont emparés du sujet, on s'y est moins intéressés. Re-Animator traite de sujets plus larges, plus universels, en fin de compte des thèmes plus importants : l'amour, la naissance, la mort, la nature, même la conscience elle-même.

Pourtant, cet album semble plus apaisé, plus pop, plus accessible…
Oui, je trouve aussi. On a voulu être plutôt directs et aussi relativement rapides dans l'exécution. Pas trop recherché, avec une perspective plus bienveillante.

Il y a quelques titres qui sonnent très proches de ce qu'a fait Radiohead sur Ok computer, comment prenez-vous cette comparaison ?
Eh bien, c'est un album fondamental pour nous. Peut-être le plus important avec Kid A. C'est difficile de renier l'influence de ce groupe. Ce sont les Beatles de notre génération, ils nous guident comme un phare.

Du coup, quel est ton album préféré de Radiohead ?
Je crois qu'on serait tous d'accord pour dire que c'est Kid A, s'il le fallait vraiment ! Il a ouvert pas mal de portes en matière de perception pour nous qui étions des ados découvrant la musique.

Est-ce que parfois vous écrivez des trucs et vous vous censurez car ça ressemble trop à autre chose qui existe déjà ?
Pas vraiment. On est plutôt du genre à virer les trucs qui ne nous excitent plus quand on les a joués plusieurs fois.

Re-Animator, c'est en référence à la nouvelle de Lovecraft et au film de Stuart Gordon ?
En fait non, on connaît ces références mais ce n'est pas lié.

En parlant de livre devenu film et de «vous», la parution du roman puis du film «Everything, Everything» ont-ils impacté la vie du groupe ?
Ça nous a rendus légèrement moins faciles à googler !

Vous avez signé chez AWAL, pourquoi ce choix ?
C'est un nouveau label très intéressant qui fait des choses très progressistes et inventives, c'est ça qui nous a accrochés. On a passé de très bons moments avec des deals chez deux majors pour quatre albums, on a bien profité de leurs ressources, mais signer avec AWAL m'a rappelé que les grosses majors internationales étaient souvent des instruments émoussés.

Vous éditez une série limitée de vinyles et de cassettes, c'est par passion pour les objets rock ou parce que les fans le réclament ?
On est des passionnés, à différents degrés et certainement moi plus que les autres. Alex achète encore beaucoup de vinyles aussi. Mais on est tous conscients de l'importance des produits physiques. Ce sont d'autres supports, pourquoi ne pas en faire quelque chose d'artistique ? Un disque, c'est particulier et c'est beau. Je n'ai pas l'impression de vraiment connaître et comprendre un morceau tant que je n'en ai pas la représentation physique entre les mains. Le streaming, c'est génial car tout est accessible mais la relation que tu peux avoir avec la musique et l'artiste est tellement plus superficielle que quand tu mets un disque, que tu lis les paroles et que tu as l'artwork entre tes mains. C'est un autre monde, un moyen pour les artistes de développer et d'approfondir leur identité et leur propre expression visuelle.

J'ai vu que vous vendiez aussi des chaussettes, d'où vient cette idée ?
Et pourquoi pas ? Les gens ont besoin de chaussettes. Je suis étonné de voir à quel point elles sont populaires…

Passons un peu de temps sur vos derniers clips parce qu'ils sont superbes, originaux et en plus réalisés par Jonathan…
«In birdsong» est très réussi visuellement,

il a été réalisé durant le confinement, est-ce que sans le COVID-19, le clip aurait été le même ?
Non. Il aurait été plus probable que pour notre retour, notre premier clip soit relativement traditionnel et qu'il représente le groupe. On ne pouvait pas se regrouper donc ça nous a forcés à être ingénieux, comme quand on bricolait nos propres clips à la fin des années 2000. Jonathan a utilisé un logiciel de modélisation 3D, on lui a tous envoyé des centaines de photos de nous, prises sous tous les angles et on a demandé à la famille et aux amis de faire pareil. En plus, sans le COVID, on aurait peut-être sorti un autre morceau. Mais ça nous paraissait en décalage avec le contexte actuel et «In birdsong» semblait refléter la façon dont les gens s'étaient reconnectés avec la nature renaissante durant le confinement.

«Arch enemy» bénéficie d'un énorme travail d'animation, là aussi, c'est un boulot incroyable, vous voulez gagner tous les trophées des meilleurs clips ?
On ne gagnera rien ! On n'en gagne jamais. On accorde de l'importance à certains prix comme les Ivors ou les Mercury... En fait, on a tendance à respecter plus ceux qui nous nominent !

Enfin, «Planets» est plus psychédélique, très fun et décalé, l'idée a facilement convaincu tout le groupe ?
Ouais ! On était tous surexcités quand on a acheté le singe en peluche sur eBay. C'est encore l'expression des restrictions liées au confinement et de la difficulté de faire un clip de manière traditionnelle dans le climat actuel. Le singe s'appelle Mr Binns. Le clip est plutôt sombre en fait, mais drôle. J'ai dû appeler les gamins d'un ami pour les rassurer et leur dire que Mr Binns allait bien.

Vous vous mettiez davantage en scène dans les clips de la période «A fever dream», pourquoi cette évolution ?
Le confinement, clairement, c'était impossible d'être ensemble et de bosser tous au même endroit. Ça devrait de nouveau rapidement changer.

Vos clips ont toujours été très soignés, c'est l'occasion de poursuivre votre travail d'artiste ou une simple récréation ?
Les deux. Jonathan est un réalisateur plutôt doué, on en profite ! On a aussi toujours vu ça comme un moyen de créer notre propre identité, notre monde. Plus on peut approfondir ça, mieux c'est. C'est un des trucs qui nous a vraiment aidés à nous faire remarquer à nos débuts, et je pense qu'on a gagné la confiance des labels avec qui on bosse pour continuer à les réaliser nous-mêmes.

Vous deviez jouer dans plusieurs festivals cet été, c'est déjà reporté à l'an prochain ou il y a encore beaucoup d'incertitude ?
Il reste une grande part d'incertitude. On va reprogrammer nos propres dates mais pour le moment, les festivals, c'est impossible à dire.

Vous avez travaillé des titres en version «classique» avec Joe Duddell pour le Festival No.6 à Portmerion, vous pourriez retenter ce genre d'expériences, travailler le unplugged ou je ne sais quoi ?
Oui, on en parle beaucoup. On avait fait quelques trucs dans le même genre auparavant, toujours avec Joe, donc on était très contents de faire ça. Joe a adoré bosser avec nous sur notre musique, lui aussi, donc on ne va certainement pas s'arrêter là...

Merci beaucoup, au plaisir de se croiser en France !
Merci à Everything Everything ainsi qu'à Elodie chez HIM Media.

■ Oli

Photos : Everything Everything

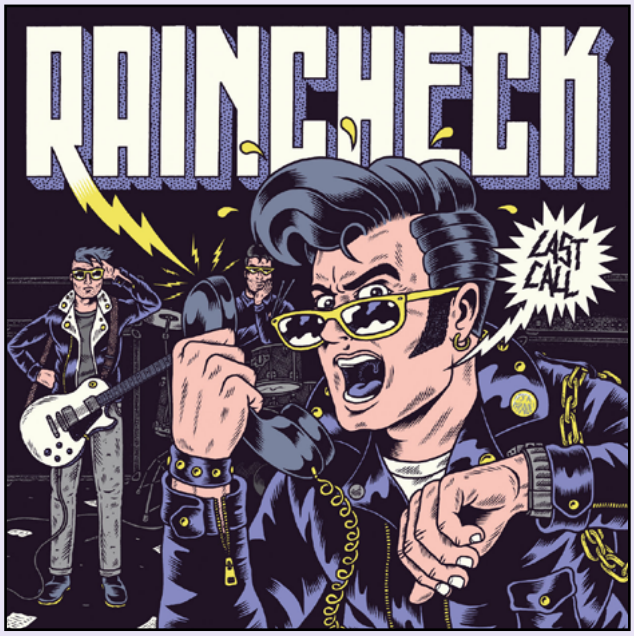
MATT COSTA

YELLOW COAT

(Dangerbird)

Peut-être que le confinement a influé sur mes goûts musicaux, ou alors, c'est peut-être l'âge, mais il se trouve que j'écoute bien plus de trucs «calmes» depuis ces derniers mois, pour suivre le rythme de la vie en mars/avril, le folk, c'était pas mal, un truc tranquille, cosy, chaleureux, chill. Mon niveau de tolérance s'est élargi et je peux donc en écouter bien plus qu'auparavant sans faire de break post-hard-core-métal-indus ! Si tu apprécies ces atmosphères, tu vas pouvoir butiner quelques jolies productions au gré de ce Mag #44. Preuve de mon inappétence relative jusque-là, je ne connaissais pas Matt Costa qui sort tout de même son sixième album et a débuté sa carrière voilà près de 20 ans... Certes, son premier label, Brushfire Records, n'avait que peu de moyens pour toucher l'Europe, mais depuis 2018 et la signature chez Dangerbird pour Santa rosa fangs, le Californien a de quoi séduire le monde. C'est ce qu'il fait avec les douze plages de Yellow coat : une voix aussi douce que sa guitare, des mélodies intimistes, des arrangements discrets et ouatés, d'autres qui donnent un peu de relief et de peps, on trouve ce dont on a besoin quand on se plonge dans un album de folk moderne et même plus car certains titres sont de vraies pépites («Avenal» (existe aussi en clip), «Make that change», «So I say goodbye»...). Le natif d'Huttington Beach (oui, il a fait du skate dans sa jeunesse) varie les tonalités, n'a pas peur d'ajouter du clavier et sait combien une bonne ligne de basse peut servir de fil d'Ariane au cœur d'une composition plus aventureuse. Pour réussir un artwork, y'a peut-être encore du boulot, mais pour réussir un album qui te fait passer un très bon moment, tu peux mener tes investigations du côté de Matt Costa.

■ Oli



RAINCHECK

LAST CALL

(Joe Cool Records / Bad Wolf / Krod Records...)

D'abord quintet devenu quatuor au fil de temps au gré de changements de line-up, Raincheck est clairement le groupe qui rentre dans ma catégorie «À suivre, et de très près». Sévissant depuis 2014 dans un registre punk rock clairement influencé par la scène punk hardcore US, et déjà auteur d'un très bon premier EP (True love) en 2016, les gars poussent encore plus loin le bouchon (lyonnais) en présentant en sortie de confinement son second court format intitulé Last call. En espérant sincèrement que ça ne sera pas le dernier (EP ou appel, à toi de choisir).

Envoyés pied au plancher, sans retenue et toujours bien inspirés, les six titres (chantés/hurlés en anglais, évidemment) sentent le souffre à plein nez. Et je te conseille de faire gaffe à tes narines, car même si ça sent très bon, tu risques de prendre par la même occasion quelques bourre-pif qui pourraient bien te mettre KO pour un bon moment. Car le fun et les mélodies du punk hardcore de Raincheck trouve toute leur consistance avec la rapidité et la puissance d'exécution des compos brûlantes et délicieusement hargneuses. Et même si j'ai une préférence pour les morceaux au savoureux mélange d'émotion et de rage («Rational choice theory», «Infused confusion»), j'avoue éprouver un plaisir non dissimulé quand les garçons lâchent les lions (pfff, facile) en mode fa(s)t and furious, comme avec le percutant «Cleaned out» ou le rapide «Foolish»). Les références à leurs aînés et héros sont évidentes lors du petit quart d'heure d'écoute de Last call, mais Raincheck fait le boulot avec conviction, détermination et aussi et surtout sans se prendre au sérieux.

Et maintenant qu'on a bien rigolé, il faudra bien songer à l'album, hein ? En attendant, et dans la plus grande tradition du DIY, je t'invite à prendre attache avec l'un des différents labels qui ont mutualisé leurs forces pour proposer ce disque à l'artwork de qualité. Bisou.

■ Gui de Champi

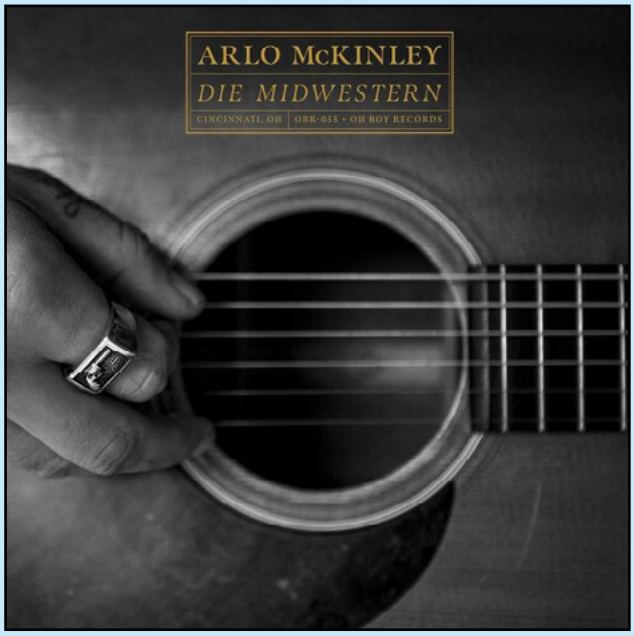
TRANK

THE ROPES

(Autoproduction)

Avec uniquement un EP sous le bras, les Trank ont réussi à ouvrir pour quelques grands noms (Deep Purple, Anthrax, Disturbed) et gardé de la monnaie pour enregistrer un album qu'ils livrent dans un digipak soigné dont l'artwork n'est pas sans rappeler celui de leur Midlife noises. Dans le ton, on sent que le groupe a travaillé sur les moindres détails tout en cherchant à peaufiner sa ligne directrice, il est juste un peu dommage pour celui qui possède déjà l'EP de retrouver «Illustrated girl», «Take the money and run» et le magnifique «Refugee» alors que depuis 2017, le combo a eu le temps de composer d'autres titres, même si le morceau instrumental est mieux placé en fin d'opus qu'en ouverture. Avec un peu plus d'arrangements et de claviers, Trank se rapproche un peu de Porn sans pour autant que les synthés ne prennent trop de place, les machines sont là pour donner du peps, du dynamisme et un peu de fraîcheur à des morceaux qui sonneraient bien plus «old school» sans elles. Ce sont bien les guitares et les rythmiques qui mènent la danse (sauf sur le très dispensable «Forever and a day») et permettent de qualifier le groupe de hard rock alternatif. Alors, tout n'est toujours pas à mon goût (le poussif «Again», le mielleux «The road») mais la propreté de l'ensemble fait que je ne zappe pas ces titres pour autant lors de l'écoute.

Oli
Photo : Gabi Hirit



ARLO MCKINLEY

DIE MIDWESTERN

(Oh Boy Records)

Aaaah la musique country. Ce style surtout apprécié outre-Atlantique, qui fait me toujours penser à un type avec un Stetson, une grosse boucle de ceinture, pourquoi pas un petit veston, voire même des santiags... plus une guitare bien sûr. Arlo McKinley ne porte pas de chapeau de cow-boy, il est plutôt bonnet. Comme l'habit ne fait pas le moine, mais parfois, le costume fait le musicien, on pourrait donc imaginer que Die Midwestern s'oriente plutôt vers un album folk US. Après tout, entre la country et le folk, il y a pas mal de similitudes en termes d'instruments (guitare, violon, piano), de rythmiques, de voix. La différence vient de la mélodie, du timbre de la voix. Pour Arlo McKinley, le chant est clair et enclin aux variations du genre, les mélodies sont plutôt douces, de belles ballades. Bref, on s'oriente donc plutôt vers un pur standard country. Allez, desselle les chevaux, viens t'assoir autour du feu, et en attendant que les beans cuisent, viens écouter ce bon vieux Arlo.

■ Eric

LE RENDEZ-VOUS DES INDÉS ET DE L'AUTOPRODUCTION

LA JIMI

VENDREDI 9 & SAMEDI 10 OCTOBRE 2020

SALON
CONCERTS
CONFÉRENCES

SALON GRATUIT
CONCERTS 10€

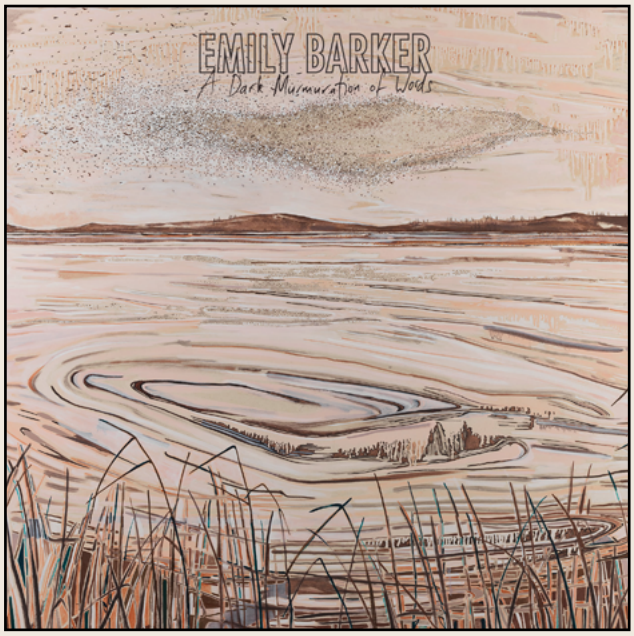
SUR PLACE : DISQUES, LIVRES, FANZINES...

THÉÂTRE ANTOINE VITEZ - ESPACE ROBESPIERRE - LE HANGAR

IVRY-SUR-SEINE (94) / M° MAIRIE D'IVRY

INFOS : JIMIFESTIVALDEMARNE.ORG / 01 45 15 07 07

Festi — Val De Marne Oct 2020
IVRY SEINE
LE HANGAR
FERAROCK
THÉÂTRE Antoine Vitez
RIF
noise
sacem
KAO
fip
VAL de MARNE Département utile



EMILY BARKER

A DARK MURMURATION OF WORDS

(Thirty Tigers / Everyone Sang)

Emily Barker aura 40 ans en décembre de cette année, cela fait presque 20 ans qu'elle se promène sur la planète et fait de la musique mais ses albums «solo» sont plutôt rares, celui-ci n'est que le quatrième. Elle porte en elle un spleen (la situation de la planète quant au réchauffement climatique, au sexisme ou au racisme n'est pas idéale pour quelqu'un d'engagé) qu'elle fait vivre à travers sa guitare, son chant et quelques instruments qui viennent habiller les morceaux. Dans les constructions et le savant mélange entre intimité («Return me», «Strange weather») et orchestrations («Geography», «When stars cannot be found», «Ordinary»), on peut la rapprocher de Matt Costa, autre amateur de folk bercé par le soleil et nourri par la musique des plus grands (Bob Dylan, Joni Mitchell, Neil Young...). Elle a quitté l'Australie pour l'Angleterre (où elle côtoie Frank Turner) mais c'est bien la musique venue des États-Unis qui l'inspire, un americana qui ne se contente pas de mélodies simples mais cherche à toucher l'auditeur. De toute façon, comment rester insensible à «Where have the sparrows Gone?» ou ne pas être touché(e) par la puissance de «Machine» qui va puiser sa force dans un blues hargneux. C'est aussi ce qui est bluffant avec Emily Barker, la capacité pour cette voix si douce de changer de tonalité et de transformer sa finesse en rugosité le temps d'une composition. Mais c'est bien la légèreté de son timbre sur des sujets graves que l'on retient de cet opus bien plus lumineux que l'artwork ou cette chronique ne peut le laisser croire.

■ Oli

Photo : Emilie Sandy

DESPITE THE END

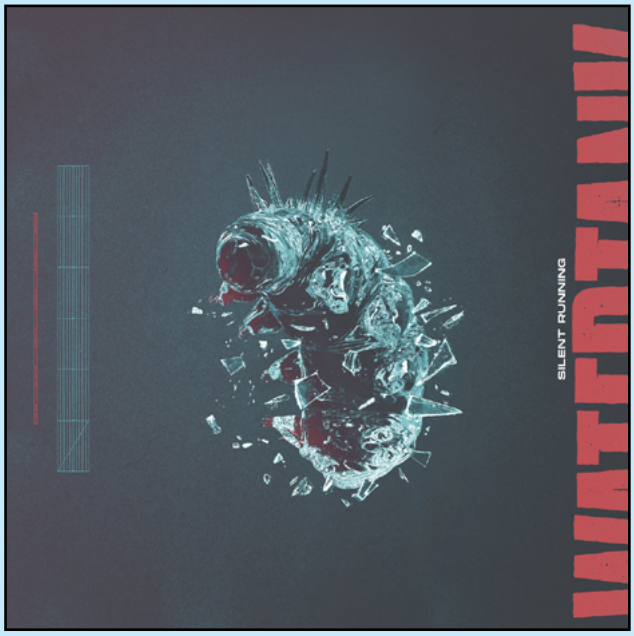
BUTTERFLY EFFECT

(Autoproduction)

Quand Too Late cesse ses activités, son chanteur, Vartan, a déjà un autre projet en tête, il monte donc Despite The End et recrute par petites annonces d'autres franciliens motivés par un métal moderne (comme Ludo ex-Deep In Hate) et garde sous le coude Victor (bassiste de Too Late). On est alors en 2019 et le groupe ne perd pas de temps, composant activement et enregistrant son premier EP Butterfly effect (une intro, 5 titres, une outro) pour pouvoir le sortir au printemps 2020 et enchaîner des concerts... Sauf que mars/avril 2020, c'est pas le meilleur moment pour faire parler de soi... et tout (sortie, release party) est décalé à l'automne, même si les conditions ne sont toujours pas optimales, on peut désormais profiter de ce qu'ils ont à offrir, au moins sur CD.

Et Despite The End sur disque, c'est un sacré mélange. Une voix lourde qui s'inspire du thrash, un chant clair assez mélodique qui peut faire penser au néo comme au metalcore, des attaques plus frontales un peu death, Vartan ne s'économise pas et s'amuse à butiner un peu partout ce qui est le meilleur pour les compositions. Les guitares suivent le ton, allant parfois chercher des sonorités old school (power, thrash et ... même quelques cassures «néo» qui peuvent être désormais considérées comme «old school») pour les amalgamer à un ensemble résolument moderne et ouvert. La qualité de la production permet d'assembler le tout et de passer d'une influence à une autre sans sourciller et même de créer un peu de vide sur «Butterfly effect» histoire de mieux sentir passer la deuxième couche ensuite. Outre la qualité de construction et d'enchaînements, le point fort de Despite The End est vraiment cette aisance à mixer les genres pour faire «son truc», un métal alternatif, accessible, qui ravira autant les amateurs de mélodies cinglantes que de riffs puissants ou de solos électrisants.

■ Oli



WATERTANK

SILENT RUNNING

(Atypeek Music)

La France a un incroyable talent ! Celle d'avoir des dirigeants politiques aussi nuls qu'elle a inversement des groupes rock excellents. Il dit qu'il voit pas le rapport et il a bien raison. Tout comme j'ai raison quand je déclame qu'il y a tout plein de bons groupes indés, malheureusement peu médiatisés. Je me suis évertué à tenter de changer ça, le transmettre à la radio pendant des années et je poursuis ma mission ici, dans les pages du W-Fenec avec mes camarades renardeaux. Chacun sa croix...

Les Nantais de Watertank (créé en 2003) sont de cette trempe. Après avoir pris le temps de mâturer leur musique, ils sortent leurs deux premiers albums en 2013 Sleepwalk et 2015 Destination unknown, bluffants de maîtrise en tous points ; compos, son... Grosse claque, y a pas «tank» dans leur nom pour rien ! Petit remaniement de personnel, recrutant au mercato local un gars de Chaviré (punk hxc emo, Nantes), puis tout récemment, après enregistrement, le bassiste de Weak (garage punk'n'roll, La Rochelle) et les voici donc de retour en cette rentrée avec un nouvel et troisième album, Silent running. On ne change pas une formule qui gagne et dès «Envision», le premier des dix titres, pour une trentaine de minutes, on sait où l'on va, navigant à vue (ou plutôt à l'ouïe), entre post hardcore à la Quicksand et metal poppy (dans le sens noble du terme) à la Torche. Deux influences, notamment celle des Floridiens, qu'il leur est difficile de cacher mais y a pire, hein. Et si les padawans n'ont pas encore dépassé le maître du feu, ils s'en sortent néanmoins avec les félicitations, alternant riffs pachydermiques plus lents sur «Suffogaze», d'autres davantage foo fightersesques sur «The ejector side» (un de mes morceaux préférés de l'album avec «Envision») ou encore en mixant les deux, comme sur «Thing of the past». Mais ça serait leur faire injure que de dire qu'ils ne sont qu'une (très bonne) copie de ces groupes, même si la prod est vraiment maouss et défie sans problème quasi n'importe quel groupe ricain. Merci Patrice Guillerme, qui les connaît bien pour avoir travaillé avec eux sur tous leurs albums. Il y a aussi sur ce disque l'envie d'aller plus loin, varier les plaisirs, incorporer des trucs, comme quelques sons de guitares 80's. C'est un peu le cas sur «Spiritless», morceau qui ne ressort pas spécialement à la première écoute mais qui se dévoile et s'apprécie davantage, de par sa non linéarité et ses changements de rythme. Et ça l'est encore plus avec le morceau de clôture, «Cryptobiosis», plus long et son final impromptu au saxophone.

■ Guillaume Circus

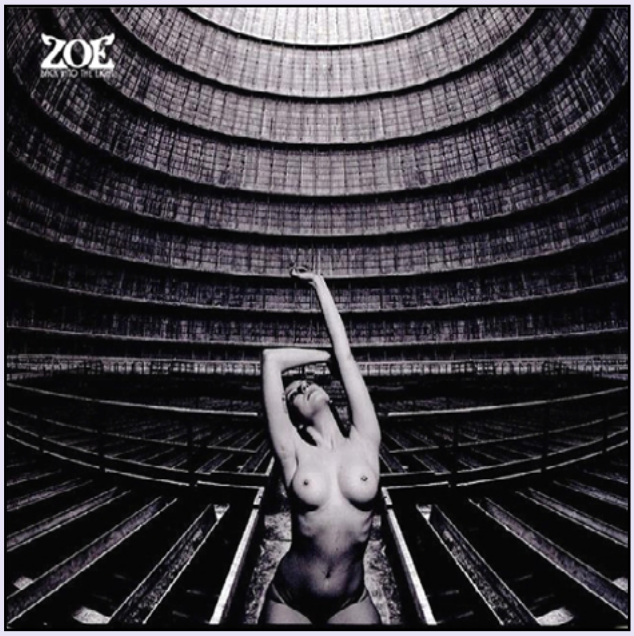
SLUMB

RESET

(Banzaï Lab)

Peu importe le genre musical et la manière qu'ont les artistes à développer leurs univers, je suis sensible quoi qu'il arrive au beau, à l'esthétique sonore propice au voyage intérieur comme extérieur. Reset est l'exemple parfait d'une réussite instrumentale séant à la formation d'images concrètes ou abstraites, ou plus généralement à l'imagination. Premier fait d'un duo comprenant le beatmaker Senbeï et Julien Marchal, pianiste bordelais connu pour sa série «Insight», et officialisé sous le patronyme Slumb, ce 4 titres présente une electronica dessinant de très belles volutes entre l'ombre et la lumière et ondulant de mélodies chatouillant l'esprit. La fusion des deux personnalités fonctionne à merveille, Julien s'adaptant à chaque atmosphère que lui propose Senbei, qu'elle soit orchestrale ou urbaine. On est autant sensible à la douce magie de «Reset» avec la participation vocale d'Ed Tullet (avec qui l'Anglais a monté avec Julien le groupe Lissom) qu'à la mélancolie trip-hop d'»Over and done». Si l'idée d'un album collaboratif entre Nils Frahm et Burial vous émoustille et fait partie de vos doux rêves, sachez que des français l'ont fait, ils s'appellent Slumb.

■ Ted



ZOE

BACK INTO THE LIGHT

(Brennus Music)

Si le titre «Back into the light» décrit le retour vers la lumière de quelqu'un ayant vécu des moments très sombres et qui remonte la pente, on ne peut s'empêcher de penser que ce nom de morceau comme d'album colle bien à ce retour de Zoë qui végétait depuis quelques années faute d'avoir trouvé un nouveau bassiste pour poursuivre l'aventure à leur rythme (un album tous les 4 ans). L'arrivée de la perle rare a relancé la machine qui n'avait pas cessé de composer et frétillait d'impatience de remonter sur scène. L'enregistrement avec leur producteur de toujours, Olivier T'Servrancx, leur a permis de peaufiner dans les meilleures conditions leur son et ce savant mélange de groove et de puissance qui les caractérise, tout comme le fait de ne pas trop mettre la voix en avant, laissant les instruments pleinement s'exprimer. Avec la même équipe gagnante que celle responsable de Raise the veil (à part un bassiste donc), Zoë ne pouvait pas décevoir mais notre attente est récompensée car ils font certainement mieux !

Enorme riff, batterie au taquet, la disto s'isole et remplace le poids de l'ensemble par une incision précise, entre hargne et mélodie, le chant embraye et on est propulsé dans la lumière, éclatante tant ce titre a tout d'un tube. Le souci, c'est que chaque plage sonne comme un hit et qu'on est bien emmerdé si on veut garder ce qualificatif («hit») pour les morceaux les plus efficaces, selon si tu préfères la pugnacité («Go like a bomb»), la vélocité («Voices», «Cut class»), l'harmonie («Down in a hole», «White trash») ou les solos («In praise of laziness», «Band of brothers»), tu apprécieras plus ou moins les tracks et si tu t'en fous un peu de tout ça tant que l'ensemble fout la patate et respire le rock pur et dur, alors tu fermes les yeux et laisse défiler tout le skeud sans faire attention aux noms des pistes. Electriques et chargés à bloc, les Zoe attaquent chaque morceau comme si c'était le dernier, donnant tout ce qu'ils ont et laissant croire à l'auditeur inaverti qu'on va atteindre le climax dans les secondes qui suivent... jusqu'à ce qu'on ait fait tout le tour du microsillon et qu'on doive le remettre pour tenter de dénicher quel est vraiment le moment fort. Après «Back into the light» déjà évoqué, «Voices» qui a fait l'objet du premier clip peut le prétendre, son refrain plaide pour lui. L'introduction douce de «Down in a hole» et sa longueur relative (plus de 5 minutes) l'excluent peut-être de cette distinction tout comme les certainement trop travaillés «White trash» et «Cut class», ce n'est pas le cas des ultra efficaces «In praise of laziness» ou «Go like a bomb» ou du plus tempéré mais terriblement accrocheur «By your side», plus classique, «Wild wild city» fonctionne un peu moins bien mais il lance un «Band of brothers» très Motorheadien. Après épluchage, il nous reste 6 «hits» minimum, de quoi faire de ce Back into the light un best of avant l'heure !

■ Oli

ZOE

ZOÉ EST DE RETOUR DANS LA LUMIÈRE ! ET ILS SE METTENT À QUATRE ET EN QUATRE POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS ! MÊME LEUR MANAGER Y VA DE SON GRAIN DE SEL POUR REVENIR SUR CE QU'IL S'EST PASSÉ CES DERNIÈRES ANNÉES ET PRÉSENTER LEUR NOUVEAU BÉBÉ...

6 ans nous séparent de l'album précédent, pendant un moment, Zoé était cliniquement mort ou vous avez toujours continué à jouer ?
Holy : Nous avons donné le dernier concert de la tournée Raise the veil en octobre 2016, Mike nous a quittés dans la foulée et nous avons continué de jouer de temps en temps à trois, histoire de ne pas s'encrasser et de ne pas perdre certains automatismes, tout en composant le nouvel album. En février 2018, Clem nous a rejoints et tout a pu bouger beaucoup plus vite, malgré les emplois du temps chargés de chacun. Maintenant nous revoilà et nous sommes chauds bouillants !

Est-ce que c'est l'arrivée de Clément qui a donné un coup de boost ou vous vous êtes remis en selle avec la volonté de trouver un bassiste rapidement ?
Holy : Forcément, l'arrivée de Clem nous a reboosté car nous ne recherchions pas un bassiste mais LE bassiste, écoutez l'album et venez voir Zoé quand nous passerons près de chez vous et vous comprendrez pourquoi !

L'histoire de Zoé est marquée par de réguliers changements de line-up pourtant la patte Zoé est toujours présente, c'est parce que les compos sont surtout écrites par les inamovibles guitaristes ?
Holy : Aldo et Fred ont tous les deux un fort caractère musical, donc forcément, une fois qu'on a compris leur façon de jouer et leur vision des compos, on s'imprègne vite de l'état d'esprit Zoé.

Qu'un guitariste devienne bassiste vous a traversé l'esprit ou pas du tout ?
Holy : Perso, à aucun moment, il n'a été question qu'Aldo ou Fred lâche la guitare, ils sont complémentaires et Zoé sans leurs sons...tu devines la suite...
Fred : Par la force des choses, lorsque l'on composait à trois, il est arrivé qu'Aldo ou moi prenne la basse, mais ça n'était vraiment pas concluant. On ne s'improvise pas bassiste...

Back into the light, c'est forcément un clin d'œil à votre retour, c'est aussi le premier titre de l'album, vous avez écrit le morceau spécialement pour l'occasion ou il était dans un lot de compos et il s'est imposé comme titre d'album ?
Fred : En fait à la base le titre n'est pas du tout un clin d'œil à notre retour. Il parle de quelqu'un qui se trouve dans une situation inextricable, il ne sait plus où il en est dans sa vie, il a les idées noires et il attend quelque chose ou quelqu'un pour lui redonner espoir, lui redonner goût à la vie. Et puis au moment où il a fallu choisir un titre pour l'album on a trouvé que ça pourrait également évoquer notre retour.

Avant de voir le titre, sur la pochette, on voit surtout une jolie paire de seins dans un décor assez austère, ce qui fait de l'artwork un truc aussi sexy que sombre, c'est une vraie photo ou un montage ?
Aldo : Cet artwork illustre en quelque sorte la renaissance de Zoé. La fille représente le groupe, sa nudité évoque la pureté, l'authenticité, l'état de nature. Nous ne voulions pas véhiculer une image sexualisée du corps de la femme mais bien en faire un éloge, une ode à la vie. Nous évitons les clichés faciles. L'environnement a été choisi pour son côté brut et sombre, cette fille est attirée par la lumière en son sommet, lumière symbolisant le renouveau. C'est effectivement un montage...

La pochette est magnifique mais vous l'avez modifiée pour la version «Internet», vous avez eu peur de la censure et du puritanisme ambiant ?
Clément : On aurait préféré ne pas avoir à la changer, pour nous cette pochette n'a rien de choquant ou dérangeant, mais il est vrai que dans l'ère des choses, il est compliqué de ne pas penser à la censure, sur les réseaux sociaux ou d'autres médias. Dans un sens, on a préféré choisir «notre censure» plutôt qu'on la choisisse pour nous, sinon ça aurait été les

étoiles sur les tétons... On a préféré anticiper et préparer d'autres clichés. On a bien fait car notre distributeur nous a tout de suite prévenu que ça n'allait pas être possible sur les plateformes américaines...

Bosser au Boss Hog avec Olivier, c'est devenu la routine, qu'est-ce qui fait que la prod est encore meilleure ?
Fred : C'est surtout bosser avec Olivier qui est devenu une routine, puisque pour chaque album nous avons enregistré dans un lieu différent. Olivier commence à bien nous connaître donc c'est forcément plus facile et puis c'est quelqu'un de très perfectionniste qui se remet beaucoup en cause.
Holy : Ouais, Olive est un perfectionniste, il élève le niveau à chaque album, je me demande même comment il y arrivera encore sur le suivant (rires).

Y'a un secret pour avoir autant de groove et de puissance ?
Aldo : Une grosse culture musicale, qui ne s'arrête pas au métal et au rock mais qui va jusqu'à la musique noire américaine de Robert Johnson à Alicia Keys, y est sûrement pour quelque chose.

Vous êtes retourné chez Brennus Music, comment s'est fait votre retour après une expérience délicate sur un autre label ?
Carl : Tu fais référence à Great Dane Rec ? Ils nous ont mis une belle carotte ! Jusqu'au bout, on leur a fait confiance, en pensant qu'on sortirait Raise the veil ensemble. Tout était sur les rails et puis plus de news, plus de réponse à nos messages, silence radio ! On était bien dégoûtés, d'autant plus que leur logo était sur la pochette ! On l'a donc sorti en auto prod et Brennus s'est occupé de la distribution.

Vous avez sorti un clip, qui ne présente que le groupe qui joue, mais les images sont très soignées, c'est important de faire un «beau» clip ?
Clément : C'est assez important oui, jusqu'ici Zoé n'était pas un groupe pour qui les clips sont mis en avant, à part peut-être pour «Dusty truck», mais en travaillant avec John Sizemen Watts, l'occasion était trop belle pour faire un clip d'une qualité indiscutable. Nous sommes tous assez fiers de ce clip et il a eu l'air de plaire à ceux qui nous écoutent, donc ce n'est que du positif !

Pourquoi avoir choisi «Voices» ?
Clément : A la base, la question était de savoir si ce serait sur «Back into the light» ou «Voices». On ne voyait pas de clip sur tous les titres et il fallait un son puissant et efficace, quelque chose qui montre que l'identité de Zoé était toujours bien présente, mais aussi que le groupe avait su se renouveler. «Voices» était un bon compromis, en plus d'être un des titres préférés du groupe sur ce nouvel album.

Vous étiez prêts pour le printemps, le virus a

décalé la sortie mais pour l'heure, on n'a pas beaucoup de visibilité pour les concerts, comment vous vivez la situation ?
Holy : Pour tout t'avouer, très difficilement, nous sommes tellement contents de Back into the light que nous sommes impatients d'aller le défendre sur scène ! Et comme je le disais un peu avant, nous n'avons plus fait de concerts depuis octobre 2016, donc tout ça réunit, ça commence à bouillir très sérieusement à l'intérieur de nous tous !
Heureusement on a pu peu bosser le set en résidence aux 4 Ecluses de Dunkerque, on remercie encore l'équipe des 4 Ec' au passage !

L'absence de concerts peut-elle mettre en péril la survie du groupe ? Je sais que vous êtes passionnés mais sortir un album, ça coûte de l'argent tout de même.
Holy : Perso, seule la santé pourrait me faire arrêter de jouer. Effectivement, cela coûte cher de sortir un album, mais les concerts reprendront et nous savons que ce n'est qu'une histoire de temps. Par contre, ça repoussera forcément la compo et la sortie du cinquième album.

Les dix morceaux peuvent trouver leur place dans un set, comment vous choisissez ceux qui existent en live et ceux qui resteront uniquement sur l'album ?
Holy : Alors là, c'est très compliqué (rires) il y a les morceaux «évidents» des albums précédents qui prennent déjà pas mal de temps dans le set et les nouveaux titres qu'il faut caser dans tout ça, on regarde les enchaînements, on change quelques titres puis on recommence. C'est un travail assez laborieux car en plus, selon les dates, nous avons des temps de sets différents selon si on est tête d'affiche, première partie ou en festival... Ensuite le set évolue toujours car on souhaite ne jouer que des morceaux que nous avons vraiment envie de jouer

En préparant cette interview, car oui, je prépare des trucs, je suis tombé sur un groupe qui s'appelle Zoé and The Bifles, des cousins à vous ?
Aldo : On ne connaît pas. Du coup on est allé écouter, c'est bien foutu ! En tous cas, ils ne sont pas nos cousins, même si ils font partie de notre famille musicale.

Merci aux Zoé, merci à Carl. A très bientôt en live autour d'une bière !

■ Oli
Photos live p. 58 et 59 : Angélique Lyleire
Photo p. 56-57 : Underwill

SPOOK THE HORSES

EMPTY BODY

(Pelagic Records)

Pour ne rien te cacher, j'écoute cet album de Spook the Horses depuis presque 6 mois, il devait sortir au printemps et l'article devait être rédigé pour le mag qui est sorti au début de l'été. Bien entendu, la crise sanitaire ayant des effets sur l'activité de tous les groupes, Pelagic Records a décalé la sortie à la fin du mois d'août et si la crise perdure, on ne peut pas laisser les albums au frigo toute l'année... Je l'écoute donc depuis 6 mois et je n'en suis toujours pas lassé ! Le groupe originaire de Nouvelle-Zélande semble définitivement avoir oublié ses origines post-rock (Brighter portait donc bien son nom) en appuyant lourdement sur les pédales de distorsion et en n'hésitant pas une seconde à balancer des lignes de chant gutturales. Le résultat, c'est un post-hardcore brut et violent qui ne fait presqu'aucune concession. Même la plage la plus calme (et longue) de l'opus, à savoir «Apology rot» débute par un grognement sourd et laisse traîner un arrière-goût malsain quand bien même le son des guitares s'éclaircit quelque peu. Même constat pour «Watermark» que la rythmique laisse un peu tranquille mais le vide est rempli par des mots éraillés peu rassurants, là où tu penserais pouvoir t'élever vers les cieux, le groupe te ramène inlassablement sous la terre et t'en fait bouffer. Mais avec davantage de douceur. Parce que son habitude sur ce Empty body, c'est le gavage à coups de pelle, le passage en force et le défonçage de crâne. Du gras, du lourd et encore une couche de gras sur le lourd histoire que les sons qui coulent d'un accord à l'autre soient suffisamment poisseux pour qu'ils nous collent à la peau. Spook the Horses s'adresse donc à un public averti, aux habitués de la saturation, des riffs puissants, du chant gargarismisque et de quelques envolées surnaturelles.

■ Oli

THE K

AMPUTATE CORPORATE ART

(Jaune Orange)

Une certaine définition de la rage. Une rage contenue, sous-jacente, qui explose parfois dans ta face. Comme le «Milkit» de Nirvana, comme le «Baal's back» des Pixies, comme le «Do the revolution» de Pearl Jam. Comme tous ces groupes du siècle dernier où le trio basse-guitare-batterie suffisait à t'envoyer des tracks simples mais bougrement efficaces. Pas besoin de mettre des nappes de synthés, des solis de 6 cordes, des bruits de moineaux, de scie à métaux ou des captures de dialogues intellos. Brut sans être brutal, simple sans être simpliste, et finalement très bien dosé. Le trio belge qui présente ce troisième album s'imbibe de grunge et de noise rock 90's pour envoyer 10 titres énergiques à souhait, aux refrains et riffs entraînants, avec ce chant en anglais qui, à l'instar du feu maître Kurt, sait traîner sa fragile mélancolie tout autant que sa colère rageuse. Mais si The K. (soit, Sebastien von Landau, Sigfried Burroughs et le nouveau venu à la basse, Gregory Danger) s'inspire de tout cela, il ne tombe pas non plus dans la facilité et s'imprègne de l'air du temps où tout semble devoir aller plus vite, en apportant de nombreuses variations rythmiques et mélodiques au sein même de chaque morceau. Donc, en attendant de pouvoir te faire dédicacer tes sous-vêtements après un gros set live de The K. comme le suggère la pochette de l'album, je te suggère d'écouter Amputate corporate art habillé.e, en culotte ou en slip, voire même à oilpé, mais ce serait dommage de passer à côté de The K..

■ Eric
Photo : Olivier Donnet

MISTER GODSON WILL BE THE LAST ONE TO SURVIVE

2ND EP

(Autoproduction)

Le premier EP n'avait pas de titre mais on y trouvait au moins le nom du groupe (c'était en 2012 déjà), l'album bénéficiait lui d'un identifiant, le retour dans les bacs avec un 45 tours, qui, lui, n'a rien sur la tronche, ce sera donc 2nd EP. Et s'il veut être le dernier à survivre, Mister Godson ferait bien de faire gaffe à son briquet parce que jouer avec le feu quand on est assis sur un jerricane d'essence pas loin d'une station-service en feu, c'est pas ultra secure. Mais le gars a la peau dure et les traces de sang qui maculent ses fringues, son casque et sa batte à la Negan laissent penser qu'il y a encore eu du grabuge. La grosse basse qui attaque «Fool & happy» lance pourtant une ode horacienne au présent, le rythme est punchy mais les mélodies (gratte, chant, chœur) apportent de la légèreté et le contraste qu'il faut pour transformer le morceau en hit sur cet Extended Play. «Couple in my head» est une punk rock song plus basique avec un joli démarrage, un son clair clinquant et une vitesse de croisière assez cool. Sympa mais pas de quoi totalement ôter de l'esprit «Fool & happy». Plus insidieux, moins frontal, «What did you do» pose ses mesures et les instrus derrière un chant qui ose le changement, plus grave, plus distant, mixé avec les cassures rythmiques, l'ensemble se fait remarquer par son aspect original. Il restait un peu de temps sur la face B de la galette alors le groupe a laissé Kosh retravailler «Joy's rage» paru sur le split avec Rock N Roll Television, le côté hip hop est accentué avec des scratchs alors qu'un petit synthé vient casser le versant plus rugueux du refrain. Qui sait, si les Beastie Boys avaient été Limougeauds, ça aurait pu ressembler à ça. 4 titres, 4 directions, Mister Godson Will Be The Last One To Survive est assis au milieu d'une vaste plaine et ne sait pas encore dans quel sens il va partir, il ira certainement là où la castagne l'appelle éliminer les dernières entités qui le séparent de la victoire royale.

■ Oli

BOBBY SINGER

SALVATION

(Fresh Outbreak/Crapoulet records/ APB Records...)

On le savait, Casse n'était qu'une mise en bouche avant l'arrivée d'un album, un petit EP pour patienter... et on a attendu moins longtemps que prévu, le coronavirus est passé par là et Bobby Singer qui fait toujours tout tout seul (ou presque, Duarba file un petit coup de main pour l'artwork) a profité de l'isolement pour terminer son premier LP qui peut apparaître comme le salut (Salvation) en ces temps troublés. On retrouve les trois excellents morceaux de l'EP («Nous sommes», «Leurs regards» et «En cendres» sont en face B) et vu qu'ils sont difficiles à dénicher ailleurs, c'est plutôt une bonne chose pour celui qui découvre le post-screamo-noise-core du Limougeaud.

Alors que «Nous sommes» laissait s'installer une ambiance, l'album débute de façon plus brute avec un riff de guitare pour seul préliminaire, les choses s'énervent assez vite et le chant éraillé de «Demain» nous agresse assez vite, c'est en français et c'est triste («et demain, nos deux mains, se toucheront une dernière fois»), un adieu pour commencer, c'est particulier mais on est dans le bain. La batterie et la basse balancent une grosse dose d'énergie pour enchaîner vers «L'apogée de la médiocrité», mélange de rock ultra pêchu et de «post» quelque chose grâce à la voix samplée. S'impose alors un commentaire nécessaire, bien que seul, Olivier arrive à équilibrer chacun des instruments (guitare, basse, batterie plus sa voix) comme «un vrai groupe», tout est soigné et aucune piste n'est lésée. A lui seul, le leader de Mister Godson arrive donc au niveau de ce que d'autres ont fait à plusieurs (on peut penser à quelques vieilles références comme Amanda Woodward, Gantz ou Gameness). Et il rajoute des parties instrumentales absolument magiques comme le début de ce «Qu'importe les autres», lancinant, touchant, il finit par devenir chaotique, saturé et suffisamment excitant pour qu'on retourne la galette. Des morceaux un peu plus courts et noisy occupent cette deuxième partie qui utilise deux vieux morceaux (qui restent néanmoins excellents) pour faire durer le plaisir jusque «Morne» et sa session rythmique qui se met en avant avec le jeu sur courant alternatif de la guitare, les textes sont à peine plus réjouissants («Je ne suis pas encore mort, juste un peu borgne. Mais pas de quoi rester morne»). Toutes les fréquences s'agitent en même temps, «Une indécence resplendissante» envoie du bois, court et intense, le morceau est la dernière attaque en règle de l'opus qui se referme avec «En cendres» (qui reste mon titre préféré).

Le trois titres avait prévenu, l'album confirme, l'homme-orchestre Bobby Singer fait dans la dentelle, alliant écorchures, puissance et dynamisme dans des compositions réfléchies et savamment mises en place pour nous estomaquer. Comme quoi, le confinement peut avoir quelques bons côtés...

■ Oli

BOBBY SINGER MR GODSON

OLIVIER EST D'ABORD UN GUITARISTE, IL S'EST AUSSI MIS AU CHANT ET EST ACTIF DANS TROIS GROUPES DE LA RÉGION DE LIMOGES : MISTER GODSON, BREAKING TAG ET CALIFORNIA DOGS, IL A AUSSI RÉCEMMENT MONTÉ SON PROJET SOLO OÙ IL S'OCCUPE DE TOUT (BASSE, BATTERIE, CHANT, GUITARE, ENREGISTREMENT) ET QU'ON CONNAÎT SOUS LE NOM DE BOBBY SINGER, MAINTENANT, C'EST L'HEURE DE FAIRE DES CHOIX !

Bobby Singer ou Mister Godson ?
Mr Godson. Ca va plus loin que la musique, ça va faire presque 10 ans qu'on joue ensemble.

Breaking Tag ou California Dogs ?
California Tag. Je veux pas avoir de problème ! D'ailleurs on devrait sortir un split entre les 2 groupes !

Supernatural ou X-Files ?
Supernatural. Bobby Singer est le nom d'un personnage de Supernatural. Quand je cherchais un nom pour mon one man band je trouvais que des noms un peu crétins et puis un de mes groupes préféré est Amanda Woodward et je me suis dit «Tiens, si je prenais un nom de personnage de série moi aussi» !

Mr Godson ou Victor Schœlcher ?
Mr Godson, parce qu'on ne sait pas vraiment encore qui il est.

Composer en solo ou en combo ?
Quand on est seul, au moins il n'y a pas de compromis. Les problèmes arrivent quand on n'est pas super content d'une partie mais que les idées ne viennent pas. On n'a pas les collègues du groupe pour prendre le relais et faire des propositions. En combo, il peut y avoir une sorte d'effervescence qui est super agréable mais ça peut aussi avoir l'effet inverse avec trop d'idées au mètre carré !

Punk ou Screamo ?
Punk. Ça a été le début de tout pour moi.

Amanda Woodward ou Gantz ?
Amanda Woodward !

Burning Heads ou Seven Hate ?
Burning Heads.

En concert tout seul ou en groupe ?
En groupe. Je n'ai pas encore eu l'occasion de faire un concert tout seul. Par contre, j'ai connu des situations où j'étais en groupe, mais par contre on était tout seul dans la salle, et ça c'est pas terrible !

CCM John Lennon ou El Doggo ?
C'est deux supers endroits. Le CCM John Lennon c'est la première «grande scène» sur laquelle j'ai joué, ça marque ! J'y ai vu pas mal de concerts, j'y ai répété aussi. El Doggo est aussi un super endroit, c'est là-bas que j'organise la plupart des concerts. Les groupes qu'on fait jouer nous disent super souvent qu'on a de la chance d'avoir un endroit comme ça, et effectivement on s'en rend compte quand on va jouer ailleurs !

Enregistrer ses parties ou enregistrer ses potes ?
Enregistrer ses potes. C'est plus simple de juste appuyer sur le bouton enregistrer et de dire «Allez, tu peux me le faire un peu mieux»... Quand je suis tout seul et que je m'enregistre j'ai tendance à laisser passer des pains plus facilement !

Mix ou remix ?
Mix. Le remix, je m'y suis très peu essayé mais à chaque fois je me retrouvais un peu perdu.

CD ou vinyle ?
Le vinyle a l'avantage d'avoir le format idéal pour mettre en valeur le visuel d'un disque et je trouve que c'est important, tout le monde a des jaquettes de disques marquantes en souvenir. Mais je ne pourrais pas me passer du CD, rien que pour l'autoradio de la voiture !

EP ou LP ?
L'EP c'est parfait pour découvrir un groupe, mais quand on aime on ne compte pas donc un bon LP pour en avoir un peu plus c'est parfait.

Photo ou dessin ?
A la base je suis plutôt dessin. Mais j'ai quelques amis qui font pas mal de photos et qui m'ont fait découvrir qu'en fait, faire de la photo ce n'était pas juste appuyer sur un bouton.

Chant ou guitare ?
Guitare. Le chant, je m'y suis mis par défaut. C'était une période où mes groupes avaient splittés. J'ai un pote qui me propose de venir chanter dans un nouveau projet, The Jackballs, mais je ne le sentais pas du tout. Mais j'étais en manque d'activité, et d'après ma femme j'étais un peu insupportable (rires), alors je

me suis lancé, les premières répétitions j'étais hyper mal à l'aise, j'avais l'impression d'être à poil, mais finalement ça m'a bien plu et je m'y suis mis dans les groupes qui ont suivi.

Wacky Cats ou autoproduction ?
Wacky Cats. A la base c'est l'asso que j'avais montée simplement pour louer un local de répétition. C'est toujours le cas, mais j'organise quelques concerts aussi et puis j'ai co-sorti le disque de Bobby Singer et j'aimerais participer à d'autres sorties de disques.

Clip de «Une indécence resplendissante» ou clip de «We are the last one to survive» ?
Celui d'»Une indécence resplendissante», je le trouve plus réussi tout simplement. Pour celui de «We are the last one to survive», les acteurs n'ont pas fait exactement ce que je voulais, c'est assez frustrant !

COVID-19 ou STOP COVID ?
STOP COVID

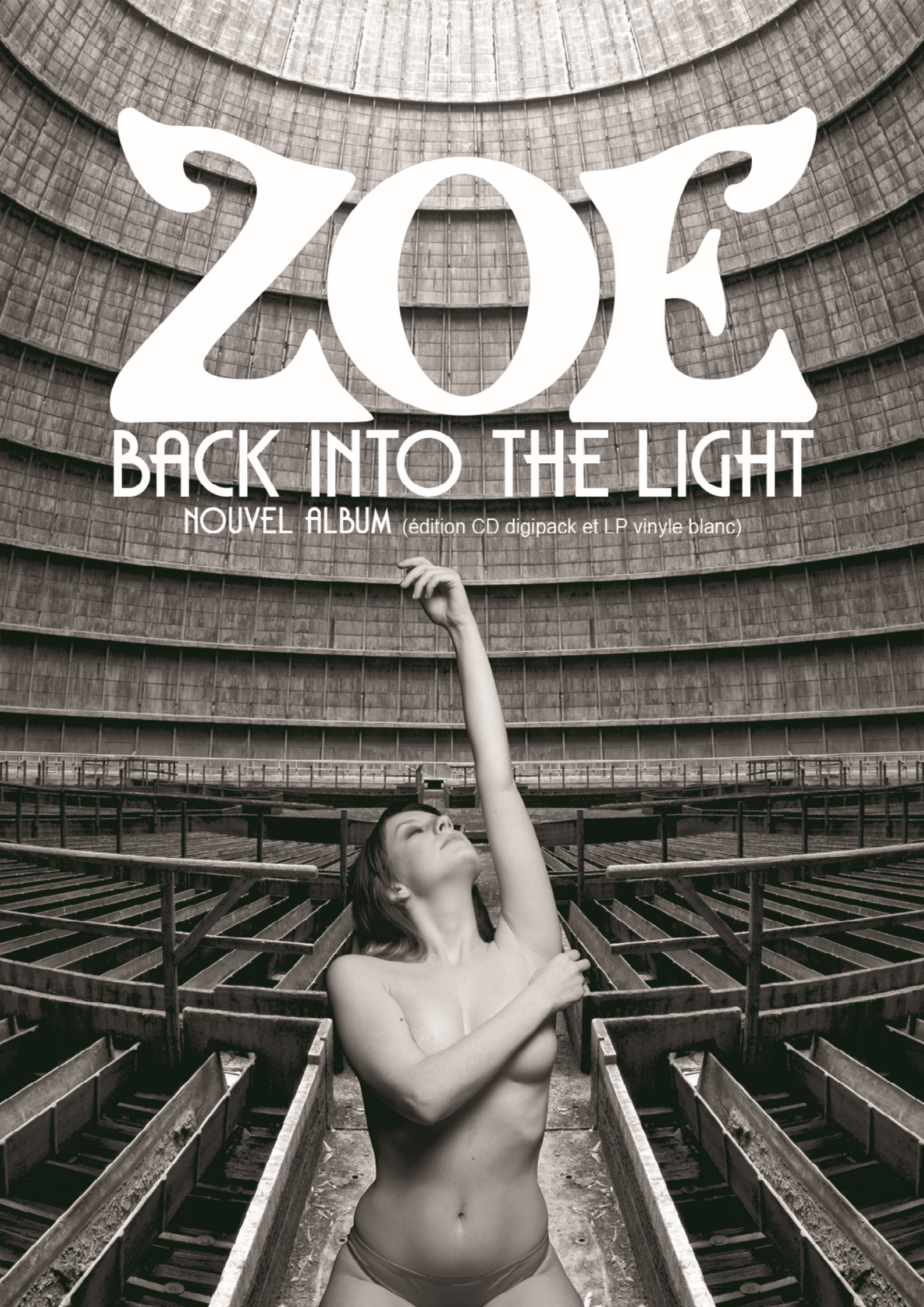
Youtube ou Bandcamp ?
Bandcamp c'est pour écouter, diffuser de la musique et même vendre ton merch c'est plutôt bien conçu ! J'aime bien. Après l'avantage de Youtube c'est qu'on y trouve autre chose que de la musique et on peut s'y perdre pendant des heures !

Bourgou ou Galetou ?
Burgou, qui avant de donner son nom à un gâteau était le Robin des Bois de la Haute-Vienne. Par contre gustativement je suis plus galetou.

Stop ou encore ?
Encore !

Mais non, on s'arrête là ! Te reste à aller écouter les deux groupes et mater les clips pour mieux comprendre certaines réponses...
Merci Olivier !

■ Oli


ZOE
BACK INTO THE LIGHT
NOUVEL ALBUM (édition CD digipack et LP vinyle blanc)

DANS L'OMBRE : CARL

JE CONNAIS CARL DEPUIS LONGTEMPS (PLUS DE 20 ANS) ET SI JE L'AI VU QUELQUE FOIS EN LIVE AVEC DEE N DEE, JE L'AI PLUS SOUVENT VU DERRIÈRE UNE CONSOLE OU À ORGANISER DES CONCERTS ET MANAGER QUE SUR SCÈNE, VOILÀ DONC NOTRE PETIT QUESTIONNAIRE POUR FAIRE SORTIR DE L'OMBRE CE PERSONNAGE OMNIPRÉSENT SUR LA CÔTE D'OPALE.

Quelle est ta formation ?
Rien à voir avec la zique à la base, j'ai été viré de mon premier lycée et ne suis pas allé au bac, un bac F1, mécanique générale, qui m'a carrément gonflé ! Ensuite j'ai bossé dans une mission locale en tant qu'objecteur de conscience ... Eh oui, à l'époque y'avait encore le service militaire et ça ne me branchait pas vraiment.... Quelques temps après je suis entré au théâtre de Calais en tant que machiniste au départ et j'ai pu faire quelques formations en son, je suis donc passé derrière la console !

Quel est ton métier ?
Je suis régisseur son dans un théâtre.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
J'ai été bassiste chanteur dans Hanky-Panky et j'ai rejoint LX Management à l'époque, l'asso avec laquelle on a programmé beaucoup de concerts à la MPT de Calais : Gojira, No Flag, Godflesh, General Lee... et plein d'autres ! et qui gère également les activités de Zoé. J'ai été guitariste/chanteur dans Dee N Dee et maintenant j'ai repris la basse dans Dunwich. Je pars en concert avec Zoé pour les mixer dès que je peux ! Bon, pour l'instant pas trop hein... Quelle merde cette crise sanitaire ! Et le gouvernement ne fait pas grand chose pour faire avancer les choses dans les salles de concerts. Les annulations recommencent pour Zoé, c'est le bordel total !

Ça rapporte ?
Ça rapporte beaucoup de bons souvenirs mais pas du tout de thune, à part celle qu'on réinvestit dans LX...

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?
En prenant la basse et le chant dans Hanky-Panky dans un premier temps et en intégrant l'équipe de bénévoles derrière Jean Christophe Applincourt qui était à l'époque programmateur à la MPT de Calais. Il est d'ailleurs directeur du 106 à Rouen maintenant... Après ça, tout s'est enchaîné, maquettes, albums, concerts, orga' de concerts...

Une anecdote sympa à nous raconter ?
Justement par rapport à Gojira, au départ je voulais programmer les No Flag, on est en 2002 et je ne connaissais pas du tout Gojira. J'ai accepté de prendre le plateau Gojira, No Flag et Hertz and Silence, jamais je ne pensais qu'ils deviendraient si énormes !!! Y'a aussi celle des Godflesh qui ont vidé la salle tellement ils jouaient fort, les salopards !!! En plus l'alarme s'est déclenchée pendant le concert, chaos in the MPT !!! (NDO : va lire l'article concernant les Tympans Félés 99 sur le site...)

Ton coup de cœur musical du moment ?
Un peu facile, mais je te le dis quand même, le dernier album des Zoé, il est vraiment classe !!! Sinon j'écoute beaucoup de groupes : Kadavar, Poncharello, Body Count, 7 Weeks, High On Fire, Melvins, Red Fang...

Es-tu accro au web ?
Pas trop, juste ce qu'il faut pour gérer un minimum le management de Zoé, pas mal Facebook en fait...

A part le rock, tu as d'autres passions ?
Bah non, j'aime tout ce qui tourne autour du rock en fait, mixer du live, jouer de la basse... Ah oui, j'aime bien me balader en vélo, mais de là à dire que c'est une passion...

Tu t'imagines dans 15 ans ?
Ouch ! Je m'imagine très vieux ou mort ! (rires) Bon disons très vieux avec ma Rickenbacker dans le canapé...

Merci Carl !

■ Oli

SILMARILS

SILMARILS
(Run Fast Records)

1995. L'année de la première production longue durée des Sales Majestés, de Kickback, de Condense, de Tantrum ou de Hint. Rien que ça... De la deuxième de Zebda et de plusieurs de la part de Portobello Bones. De l'ultime album des Tétines Noires et des Garçons Bouchers, ainsi que d'une mini-compil' pour ces derniers, alors que les Rats quittaient la scène avec un album live. Tandis qu'on commence à ne plus compter les «skeuds» de La Souris Déglinguée, des Sheriff, de Loudblast, des Young Gods ou des Thugs, ni des Têtes Raides même si les ex-Red Tet ne publient rien cette année-là. De 1995, on se souvient aussi des sorties discographiques de La Tordue, des Nonnes Troppo, Sourire Kabyle, Sttellla, Spicy Box, Greedy Guts, Dickybird et autres Original Disease. Moins électriques, Miossec lance son premier opus, Général Alcazar, Mano Solo et Théo Hakola n'en sont plus à leur coup d'essai alors que Les Innocents, Jacno, Kat Onoma et L'Affaire Louis Trio ont encore leur place chez les disquaires. Toujours avec 1995 comme référence, OTH se compile ; disparu deux ans plus tôt, Helno fait pleurer Les Négresses Vertes et leurs fans, et Dolly s'apprête à culminer deux ans plus tard (notamment avec des titres signés par un certain David S., parolier d'un groupe détonnant, suivez mon regard...) ; Noir Désir n'a pas encore achevé son hiatus post-Tostaky, la Mano Negra est en train de tirer sa révérence et un certaine formation dénommée Mass Hysteria se donnera la peine de donner vie à un premier maxi l'année suivante.

On continue ? On continue. Les Ludwig Von 88, toujours pas vétérans, assènent un mini-album. Et c'est la première claque envoyée par les débutants de Sleeppers. On en arrive fort logiquement au coeur du sujet puisque outre le passage des Tagada Jones au format CD après une K7 sortie l'année précédente, une poignée de pistes livrées sur un split avec Timide et Sans Complexe par No One Is Innocent - alors que les Burning Heads et Seven Hate en sortent chacun deux (de splits) -, sur un maxi par Oneyed Jack, 1995 est aussi l'année de la mise au monde du premier album de Lofofora, et donc, de celui de Silmarils, qui a aussi fait le choix d'une appellation éponyme pour se dévoiler au public, tout comme le fera FFF l'année suivante avec son troisième effort. Autant dire qu'en ce temps-là, la scène musicale «rock et musiques associées», pour se limiter à l'hexagone et à ses proches environs francophones, avait une sacrée allure. En «ce temps-là», on peut le dire, l'écrire et le répéter à l'envi. Qu'y avait-il donc dans l'air en «ce temps-là» ?

On a du mal à le définir mais David S. et les lascars qui l'accompagnaient alors - Aymeric, Brice, Côme, Jean-Pierre et Jimi, sans oublier DJ Shalom - avaient bel et bien - très bien, même - saisi quelque-chose flottant dans l'air. Un air peut-être fait d'insouciance et de curiosité, d'ouverture au monde et aux autres, de métissage et de mélanges des genres. Une sorte d'éclectisme à toute épreuve et teinté de rébellion. En «ce temps-là», on osait ajouter une trompette, un saxophone et des parties de clavier à un quatuor chant-guitare-basse-batterie sans avoir la volonté de monter un groupe de ska, tout en pensant à poser des scratchs afin de proposer une savante «collaboration vocale, acoustique et digitale, fusion du bois et du métal» comme le scandait Befa de Oneyed Jack sur «OEJ vs Interlope». L'amalgame de rock à «d'autres sonorités» (merci Tagada Jones), ici colorées de cuivres, et de chant venu du hip-hop ont tendance à rendre le métal «néo». Même si dans le cas de Silmarils, l'appellation n'est pas tout à fait adaptée. Puisqu'on reprendra plus facilement le terme de «fusion».

L'air de «ce temps-là», fait de «fusion» et de «néo», allait amener dans les toutes proches années suivantes voir débarquer dans la mêlée aussi bien Tripod, Babylon Pression, Watcha ou Enhancer que, quelques temps après, Absolute, Backstab, Clone Inc., Freedom For King Kong,

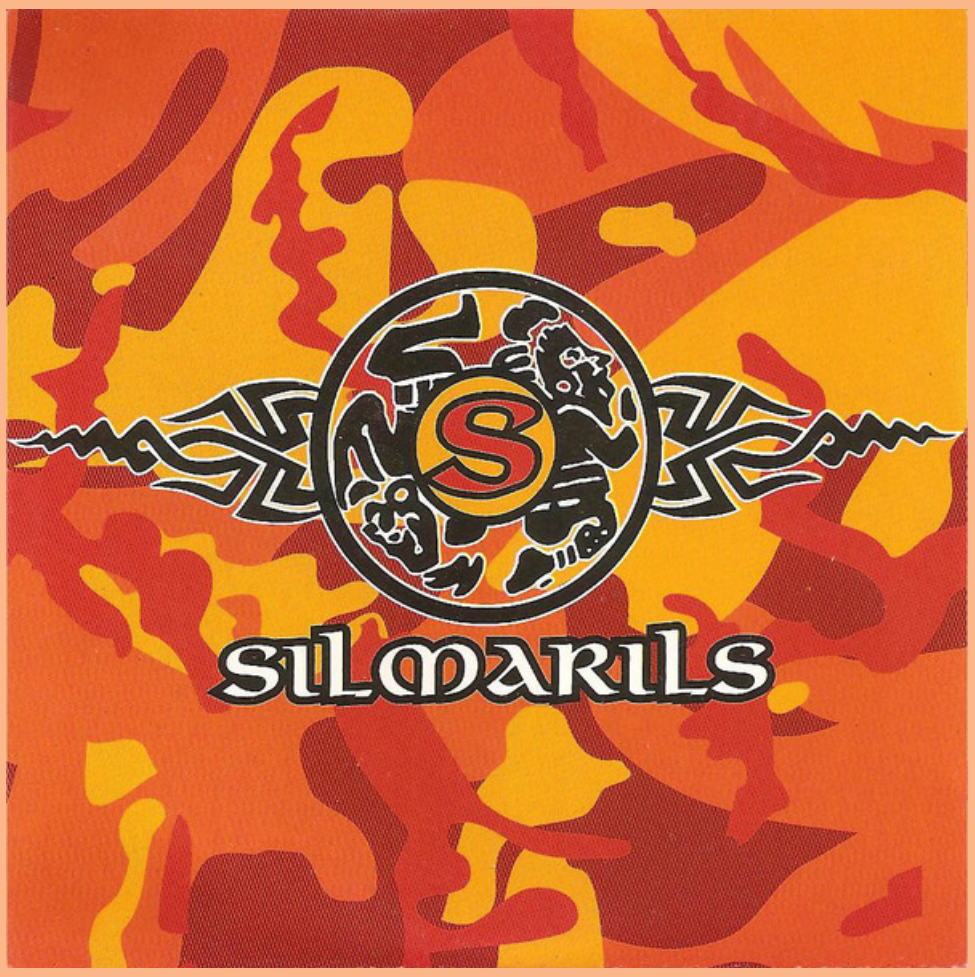
Khams, Kiemsa, Kobayes,La Phaze, NFZ, Tom-Fool, Troïdes Priamus Hecuba ou Trois Degrés Est. La liste ne se prétendant pas être exhaustive...

En ce qui concerne cet album éponyme des «Sils», l'amalgame sonore ne se limite pas à déverser une énergie folle dès le cultissime «Cours vite» mais prend aussi des contours indus bien pêchus («Just be true») ou alterne ambiances pesantes et intenses maelströms («Je ne jure de rien», «Payer le prix») sans oublier de flirter avec le funk («Killing da movement»). Cette fusion (ô combien réussie !) officie aussi grâce à la diversité des thèmes abordés dans les paroles. Celles-ci n'hésitent pas à critiquer les religions («Fils d'Abraham», «Victimes de la croix») et le système médiatico-politique («Mackina», «Communication», «No justice, no peace»), à décrire les coulisses de la scène musicale («L'agresse») ou à produire des textes plus originaux («Love your mum», «Je ne jure de rien») voire personnels («Payer le prix»).

Bref, les gens de moins de 20 ans (et même 25...) qui n'ont pas connu «ce temps-là» ont la possibilité de laisser tomber leur i-sono au profit d'un matériel de haute fidélité (et pérennité) afin d'y poser la version, remasterisée pour l'occasion par un certain Francis Caste (AqME, Ed-Äke, Es La Guerilla, Flying Pooh, Sna-Fu, ...), en 33 tours/minute de cet album majeur - dont il n'y a toujours absolument rien à jeter - qui vient de voir le jour. Ils peuvent aussi espérer - si l'air ambiant n'est pas encombré par un maudit virus - assister en live à une session de rattrapage au désormais tristement célèbre Bataclan puisque Silmarils devrait s'y produire le 18 mars 2021 suite au report de la date initialement prévue en novembre prochain.

Dans un quart de siècle, il sera bien trop tard pour regretter de ne pas avoir écouté Silmarils. Alors, sur disque ou sur scène, il n'y a plus hésitation à se pencher sur ce groupe : «cours vite» le (re) découvrir car «ce temps-là» est bien vite passé !

■ Rémiii



SILMARILS

DAVID SALSEDO N'A JAMAIS VRAIMENT QUITTÉ LE MONDE DE LA MUSIQUE MAIS DEPUIS LA CESSATION DE L'ACTIVITÉ «SILMARILS», SON TRAVAIL SE FAIT DAVANTAGE EN STUDIO. LA RÉÉDITION DU PREMIER ALBUM ET LE RETOUR DE SON GANG SUR SCÈNE POUR FÊTER ÇA NOUS DONNE L'OCCASION DE NOUS REPLONGER EN 1995 TOUT EN RESTANT DANS L'ACTUALITÉ...

Pensais-tu il y a 25 ans que cet album serait réédité ?
Non, absolument pas ! Il y a 25 ans, on sortait un premier album, on avait 20 ans et aucune idée de ce que l'on allait faire après, ni même si on en ferait un autre un jour. On était donc loin, à ce moment-là d'imaginer que ce premier album Silmarils, deviendrait un «classique», qu'il serait 25 ans plus tard, réédité et qu'il rentrerait dans les «charts» dès l'annonce de sa réédition ! C'est assez dingue, en fait, mais on est ravis !

Es-tu surpris de l'engouement actuel atour de votre «retour» ?
A vrai dire, oui ! Carrément même ! Nous, on était déjà tellement contents de se retrouver que ça aurait presque pu suffire à notre bonheur, mais évidemment, on se demandait si ça allait intéresser grand monde. La réaction des gens nous a surpris, bluffés, émus. Au-delà de toutes nos espérances. On a retrouvé le public là où on s'était quittés : dans les starting blocks et avec toujours la même envie d'en découdre.

Au moment de la parution du premier album, avais-tu l'impression que Silmarils proposait quelque chose de novateur, du moins pour la France ? Et avec le recul ?
Pour la France, certainement, oui. On est un pur produit de la banlieue parisienne, on vient d'Evry, Grigny, Corbeil. Bref le 9-1, t'as vu ? (rires) On a grandi entre 2 cultures, le Rock et le Hip Hop, un mouvement qui n'était pas encore devenu mainstream et qui était un vrai mouvement de contre culture, d'insolence et porteur de changement. On a naturellement mixé tout ça ensemble, le Hip Hop dans le flow et les refrains scandés et le rock dans les riffs et la lourdeur des beats. On a retrouvé une photo qui date de 1990, on est dans notre studio de la Grande Borne à Grigny avec tous nos potes de la scène Hip Hop locale et nous. On pose tous ensemble, on est 25, on est des gamins, mais tout est déjà là, le Rock, le Hip Hop, on se croirait dans un épisode de The Get Down !!! C'est ce que les gens appelleront plus tard la «fusion». Mais là on est en 1990 et tout est déjà là.

Les paroles de «Cours vite», «Mackina», «Communication» ou «No justice no peace» sont toujours d'actualité, voire peut-être plus qu'en 1995, la situation ne peut-elle que se dégrader ?
Tu oublies de mentionner : «Tant que parle l'économie», «L'homme providentiel», ou «Tout reste à Faire» (rires !) Avec la reformation de Silmarils, on nous parle souvent de ça en ce moment. Du côté, c'est incroyable, «vous l'aviez écrit ! Vous l'aviez «prédit» ! J'aurais préféré avoir le pouvoir de prédire les numéros gagnants de l'euro million, mais j'ai fait avec ce que j'avais : une société qui commençait à montrer des signes de délitement, de dérives et qui s'auto-congratulait de l'avènement de l'argent-roi. Ces textes se nourrissaient des signaux de l'époque que nous avons extrapolés pour en tirer par moment une vision quasi dystopique du monde. Le problème est que ce qui était considéré comme dystopique en 1995, s'appelle le monde d'aujourd'hui. Pour répondre à ta question, en 1995, on a planté les graines, et en ce moment on commence à voir sortir les fruits. Et ils ont un goût amer. La situation ne peut-elle que se dégrader ? Oui, surement. Mais lentement, progressivement, insidieusement.. Jusqu'au moment où nous ne nous rendrons même plus compte qu'il y a eu un «avant». A ce moment-là, pour la plupart des gens il n'y aura plus de mieux ou de moins bien, de progrès ou de rétrogradation. Il y aura ce qui est. Et il sera trop tard pour y changer quoi que soit.

Francis Caste avait 8 ans quand est sorti l'album, tu sais comment il l'a découvert ?
Absolument pas ! Mais j'aimerais bien le savoir !

Vous avez donné des «consignes» pour retravailler le son de la réédition ?
On a confié le remastering à JP Chalbos, qui avait fait la première édition. Les consignes étaient de redonner un coup de frais au son, on voulait que ça sonne pareil. Mais différent ! Pour, nous aussi, avoir plaisir à redécouvrir notre premier album. C'est mission accomplie, on super content ! L'album a pris un petit coup de neuf ! Et en plus le vinyle est orange ! Et j'oubliais, pour les connaisseurs, il y a une petite surprise sur l'édition vinyle...

La scène française «fusion» était en ébullition il y a 25 ans, beaucoup moins maintenant, cette idée d'un rock ouvert et «populaire» appartient au passé ?
Non je ne crois pas. On ne peut jamais savoir. En général quand on a une culture dominante de «mauvaise qualité», ce qui semble être un tout petit peu le cas en ce moment, on voit surgir en réaction une contre-culture riche, intéressante qui fait émerger de nouveaux talents. Cela peut arriver encore, si toutefois la culture bas-de-gamme variétoche-urbaine n'a pas tout emporté sur son passage d'ici-là. A vos guitares donc, c'est vous qui avez les clés !!!

As-tu le sentiment que Silmarils, à ses débuts, faisait partie d'une «tribu», d'un «clan», ou était plutôt un électron libre sur la scène de l'époque ?
Absolument pas ! On a commencé gamins, on a tout de suite tout géré nous-mêmes et on a toujours été des «francs-tireurs». Donc oui effectivement et définitivement des électrons libres.

Tu as suivi l'histoire de groupes comme Lofofora, Mass Hysteria, No One Is Innocent... qui ont débuté à peu près au même moment et sortent encore des albums aujourd'hui ?
A vrai dire, pas vraiment. Je serais plutôt du genre toujours en quête du nouveau truc, du next big thing, du nouveau son...

Parmi les nombreux musiciens et groupes croisés sur les routes à l'époque, es-tu encore en contact avec certains ?
Oui, bien sûr : FFF par exemple, qui sont des potes.

Y a-t-il un ou des groupes créé(s) lors des 15 - 20 dernières années dont Silmarils serait «fier» d'être un des inspirateurs principaux ?
PNL !

Comment le virus a-t-il impacté ton travail ces derniers mois ?
De manière infime : Avant j'avançais masqué. Aujourd'hui aussi.

Suite aux problèmes apparus dans le monde du spectacle vivant à cause du virus et de son abandon par les pouvoirs publics, des initiatives comme «Luttons pour ne pas mourir», «L'appel des indépendants», «Concerts debout touchés en plein cœur» ou «Vie nocturne à bout de souffle» ont vu le jour. Qu'en penses-tu ? Cela n'interroge-t-il pas la place, vis-à-vis des institutions (mécénat privé et/ou contrôle par la puissance publique), prise au fil du temps par les artistes ?
Oui, le spectacle vivant est bien, avec les discothèques, le grand sacrifié de la crise sanitaire. Et tout le monde s'en fout. Tu peux prendre le métro et le RER bondé mais tu ne peux pas aller voir un concert. Tu peux aller t'entasser au Puy du Fou pour voir des dresseurs d'ours, mais tu ne peux pas aller voir un groupe en plein air ! Personne n'y comprend rien ! Je te le dis, frère, les gars naviguent à vue !!! (rires) Aujourd'hui nous vivons dans une société qui ne chante plus. C'est très orwellien, en fait. C'est un peu comme dans le film «Footloose», checke la rèf' de ouf, où danser est devenu interdit. Là, c'est pareil... Dystopie, le retour. Une société qui ne chante plus et qui ne danse plus, ça s'appelle une fourmilière. Mais il n'y a pas que des perdants la dedans : les gens ne sortent plus, ils restent chez eux et se goinfrent de contenu. On voit à peu près à qui ça profite...

Avec les différentes crises que nous traversons, accélérées par celle du virus, comment vois-tu l'avenir de la scène des «musiques amplifiées» à court terme ? Et dans 25 ans ?
Honnêtement : je n'en sais rien. Là tout s'accélère de façons exponentielle. Difficile de prédire quoi que ce soit. Une fois que tu as vu un avatar de mauvais DJ mixer dans Fortnite devant 50 millions de mecs connectés, t'as du mal à être optimiste. Mais comme l'a dit mon groupe préféré : «Si le pire est à venir, alors l'avenir est à nous.» Je me raccroche à ça...

Vous avez fait un petit live lors du confinement, c'était en partie acoustique, il pourrait y avoir d'autres trucs «unplugged» ?
Pourquoi pas ? On est très contents du résultat. On était tous confinés dans des endroits différents, pour la plupart sans instruments. Il a fallu bricoler un truc, on en a sorti des versions Unplugged Folko Hip Hop de nos morceaux ! Coooool comme dirait Wayne.

Tu as longtemps occupé le devant de la scène, tu travailles désormais un peu plus dans l'ombre, ça ne te manque pas plus que ça ?
Non pas plus que ça. Ce qui me manque vraiment en revanche c'est d'être sur scène avec Silmarils. De jouer ces morceaux-là, avec ces mecs-là, devant ce public-là. On est des frangins et notre concert du Bataclan c'est une réunion de famille où tout le monde est invité. Franchement, ça va être dingue !!!

Il y a donc ce concert anniversaire qui devrait avoir lieu, est-ce que d'autres sont prévus, autant que possible, ou ce sera juste le Bataclan ?
A cause du Covid, le concert qui devait avoir lieu initialement en novembre 2020 est reporté au 18 mars 2021. Toujours au Bataclan. Et oui, il se murmure que d'autres dates pourraient suivre !!! Et on espère bien passer par le Puy Du Fou (rires).

Merci à David et aux Silmarils, merci également à Anne-Laure pour le relais et à Rémiii pour le coup de main sur la préparation de l'interview !

■ Oli

JULIEN
FAN DE BAD RELIGION

BadReligion-fr.com

Je m'appelle Julien, j'ai 44 ans. J'en avais 17 en 1993, quand j'ai découvert Bad Religion. Je ne connaissais rien au punk-rock. J'écoutais essentiellement du Metal à l'époque. C'est sur une compile que j'ai découvert la chanson «Generator». Ça m'a scotché. La vitesse, la guitare, la batterie, mais surtout la voix de Greg Graffin... l'impression que c'était fait pour moi.

Mais en 93, pas d'internet pour tout savoir sur le groupe et sa discographie en deux secondes. Il m'a fallu gratter un pote au lycée pour qu'il me ramène deux cassettes avec 4 albums dessus, et c'était parti.

Dès le départ, j'ai eu l'impression que leurs textes avaient quelque chose de plus recherché que ce que je pouvais entendre ailleurs. Les textes de Graffin et Gurewitz regorgent d'un vocabulaire exigeant et sont remplis de références littéraires, politiques, environnementales... Alors au milieu des années 90, je me suis lancé le défi de traduire tout ça avec mon dictionnaire Robert & Collins. C'était chaud !

Au début des années 2000, j'ai décidé de concevoir un site internet avec mes traductions et de rassembler la communauté de fans francophones. Cela m'a amené à administrer un forum, un chat, bref, les outils de l'époque. C'était cool. Des fans français, québécois, suisses, belges s'inscrivaient et échangeaient tous les jours. Au bout de trois-quatre ans, j'ai arrêté, faute de temps.

20 ans et 7 albums de Bad Religion plus tard, j'ai remis ça ! J'ai retraduit les 276 chansons du groupe en m'aidant d'outils en ligne (qui ne font pas tout, loin de là). Très vite, je me suis dit qu'il fallait que j'en refasse quelque chose, que je partage ce boulot. «Bad Religion France» est donc né cet été. Site web, page Facebook, compte Twitter et chaine Youtube proposant les vidéos sous-titrées du groupe que je fais dès que j'ai deux heures devant moi... la totale ! J'ai de très bons retours, c'est vraiment gratifiant.

Et puis il y a «Do what you want», cette biographie sortie en août. On attend toujours qu'elle sorte en français. Et moi, j'attends qu'on me propose de la traduire !

Bad Religion et moi, ça fait 28 ans. Comme je le dis souvent, pour moi, c'est désormais bien plus que de la musique. J'ai un tatouage sur le bide (le fameux crossbuster), je les ai vus en concert une petite dizaine de fois : en France, en Italie et même une fois à Brooklyn. Leur album de l'année dernière (The age of unreason) est une merveille. Je trouve fascinant ce niveau d'écriture, sans parler de l'énergie déployée sur scène alors que ces types ont bientôt 60 balais.

■ Julien, fan de Bad Religion

W(ho's next)-FENEC

DEFTONES

BURNING HEADS

MEMORIES OF A DEAD MAN

STEREOTYPICAL WORKING CLASS

POGO CAR CRASH CONTROL

COREY TAYLOR

UNCUT

OVTRENOIR

SEEDS OF MARY

ALL THEM WITCHES

MARILYN MANSON

...

0920